57



LES ZOUAVES

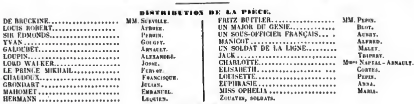
DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

Par M. Alphonse ARNAULT

MUSIQUE DE M. FOSSEY. — DÉCORS DE MM. CRÉRET ET BOUILLÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 18 SEPTEMBRE 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



DE BRUCKINE	MM. SURVILLE.	FRITZ BUTTLER	MM. PEPIN.
LOUIS ROBERT	ARBORE.	UN MAJOR DU GÉNIE	BLOT.
SIR EDMONDS	PERRIN.	UN SOUS-OFFICIER FRANÇAIS	AUBRY.
YVAN	GOUGET.	MANICOT	ALFRED.
GALOUBET	ARNAULT.	UN SOLDAT DE LA LIGNE	MALET.
LOUPIN	ALEXANDRE.	JACK	THIERRY.
LORD WALKER	JOSSE.	CHARLOTTE	Mmes NAPTAL-ARNAULT.
LE PRINCE MIKHAIL	FERVOT.	ÉLISABETH	CORTES.
CHAUDOUX	FRANCISQUE.	LOUISETTE	PEPIN.
GRONDART	JULIAN.	EUPHRASIE	ANNA.
MAHOMET	EMMANUEL.	MISS OPHELIA	MARIA.
HERMANN	LEQUIEN.	ZOUAVES, SOLDATS.	

1855, en Crimée.

Premier acte. — Premier tableau.

(Petit intérieur de château dans la vallée de Baïdar; porte au fond. A gauche, premier plan, une porte. A droite, deuxième plan, une fenêtre garnie d'épais rideaux; meubles riches et élégants. Une petite table à ouvrage couverte de broderies est au près de la fenêtre. A gauche une table chargée de papiers.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, CHARLOTTE, DE BRUCKINE, YVAN.

(Dans une grande chaise longue est assise la tante Élisabeth. Charlotte est auprès d'elle; de Bruckine écrit à la table de gauche; Yvan est au fond. Aspect calme et tranquille.)

CHARLOTTE, à sa tante.

Cela va mieux, n'est-ce pas?

ÉLISABETH.

Oui, mon enfant... merci!... Cette crise est passée... mais il en viendra d'autres... Jusqu'à la dernière qui m'emportera!...

CHARLOTTE.

Voulez-vous bien vous taire! fi!... avoir de pareilles idées!... grondez-la donc, mon père... elle se tourmente... elle s'inquiète... elle se rend malade à plaisir!... cette vilaine tante!...

DE BRUCKINE.

Que craint-elle?

ÉLISABETH.

Ce que je crains?... hélas!... ne dois-je pas trembler pour vos deux fils enfermés dans les murs de Sébastopol?... pour vous, qui vous exposez comme le dernier de vos soldats?... pour elle enfin, qui se trouve souvent seule avec moi dans ce château isolé?... ah! que ne nous avez-vous laissées à Saint-Pétersbourg!... je n'aurais pas cette pensée qu'un jour peut venir où ce château sera envahi par une soldatesque effrénée, où votre fille sera exposée sous mes yeux aux mauvais traitements ou aux outrages.

CHARLOTTE.

Ma tante, vous faites injure à nos ennemis; les Français, braves dans le combat, sont généreux après la victoire... ils respectent et ils protégent les femmes et les enfants.

DE BRUCKINE, se levant.

Les Français!.. toujours!.. vous savez que ces éloges me blessent dans votre bouche! voilà le fruit de votre éducation toute française!... c'est vous, ma sœur, qui lui avez mis dans la tête ces belles idees de progres...Le progres!.. Tiens, voilà Yvan qui est esclave et fils d'esclaves de generation en génération, demande-lui s'il voudrait changer de sort.

YVAN.

Je suis heureux, Monseigneur, et je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est de rester votre esclave et celui de ma noble maîtresse.

ÉLISABETH, bas à Charlotte.

Cet homme me fait peur! il y a dans son regard, sans cesse attaché sur toi, des lueurs sinistres!

CHARLOTTE, souriant.

Quelle folie! (Sur un geste de Bruckine Yvan s'est éloigné.)

DE BRUCKINE.

En vérité, Charlotte... d'étranges soupçons me viennent à l'esprit quand je lis dans vos regards la sympathie que vous inspirent nos ennemis.

ÉLISABETH, à part.

O mon Dieu! se douterait-il?....

CHARLOTTE.

Des soupçons... lesquels?

DE BRUCKINE.

Que sais-je, moi! Le cœur d'une fille est si bizarre!... vos idées sont si romanesques, si folles, qu'il n'y aurait rien d'impossible...Non... je ne veux pas y croire!... rappelez-vous, seulement, que j'aimerais mieux vous voir morte que de vous voir faillir à l'honneur de votre famille.

ÉLISABETH.

Vous êtes cruel, mon frère... vous effrayez cette enfant, sans raison, sans motif...

DE BRUCKINE.

Oui, c'est vrai... je m'emporte... mais, c'est à vous, ma sœur, de veiller sur elle... de changer le cours de ses idées... Tous mes instants sont pris par la guerre... je ne puis que rarement quitter mon poste pour venir ici m'assurer que vous ne courez aucun danger... Plusieurs fois j'ai eu l'idee de vous faire partir pour Saint-Pétersbourg... j'ai toujours reculé devant une séparation, qui peut être eternelle.

CHARLOTTE, vivement.

Partir! non!.. non!... je ne veux pas m'éloigner de ce pays... (Se reprenant.) de vous, mon pere, et de mes frères, que je ne verrai peut-être plus!

DE BRUCKINE, radouci.

Songe donc, mon enfant, que les armées ennemies occupent les bords de la Tchernaia... que ce château est éloigné à peine de quelques lieues de leurs avant-postes, qu'il n'est pas défendu, et qu'une surprise peut te mettre à leur merci!.., Ah! je suis brave en face de l'ennemi, mais je tremble quand je pense au trésor qu'il peut me ravir... Chaque fois que j'approche de ce village, j'interroge du regard les routes, le sommet des collines, les maisons, et ce n'est qu'en voyant les routes et les collines désertes, les maisons intactes, la fumée qui s'échappe de notre toit et monte paisiblement vers le ciel, que je me dis: allons, tout est tranquille, et je pourrai encore aujourd'hui oublier, dans la paix du foyer domestique, les cruelles nécessités de la guerre!

CHARLOTTE, attendrie.

Mon père!

DE BRUCKINE.

Mais, cette situation me tue... elle m'enlève mon courage et mon energie... et j'en ai besoin... Aussi, pour la dernière fois, ai-je résolu de vous donner un appui, un protecteur.

CHARLOTTE.

Toujours cette pensée!..

DE BRUCKINE.

Le prince Mikhaïl d'Anhalt t'aime depuis longtemps, tu le sais... le prince possède d'immenses propriétés en Crimée... Ce village tout entier lui appartient... il m'a fait l'honneur de me demander ta main... dans quelques jours il doit retourner à Saint-Pétersbourg où des fonctions diplomatiques le retiendront loin de la guerre... il est jeune, spirituel, instruit...

CHARLOTTE.

Mon père, vous savez jusqu'où vont mon respect et mon amour pour vous; vous savez que je donnerais sans regret ma vie pour racheter la vôtre, mais vous savez aussi que cette inflexible volonté qui fait le trait saillant de votre caractère m'a été transmise avec votre sang, et que menaces, persécutions, violences, ne peuvent triompher de ma résolution, quand cette résolution a sa source dans mon cœur... Eh bien! je vous déclare que je ne veux pas me marier avec le prince Mikhaïl... Je vous déclare que je ne veux pas quitter ce pays.

ÉLISABETH, bas.

Prends garde!

DE BRUCKINE.

Et les motifs de cette résolution, me les ferez-vous connaître?

CHARLOTTE.

Je ne le puis, mon père.

DE BRUCKINE, exaspéré.

Ah!...

ÉLISABETH.

Mon frère!.. Charlotte!.. Ah! vous me faites mourir tous les deux! (Elle retombe épuisée sur un fauteuil.)

CHARLOTTE.

Ma tante!..

DE BRUCKINE.

Ma sœur!... (Ils se penchent tous les deux vers elle... Élisabeth, entr'ouvrant les yeux, les aperçoit, prend leurs mains et les unit sans parler. Le père et la fille se regardent, de Bruckine tend les bras à Charlotte qui s'y jette.— A Charlotte.) Cruelle enfant!.. pourquoi cette résistance insensée à un désir qui n'a d'autre but que ton bonheur?.. Est-ce le mari qui te déplaît? eh bien! nous en chercherons un autre. Ce que je veux, ma fille, c'est te mettre à l'abri des malheurs de la guerre... Car je t'aime, malgré ton caractère énergique et inflexible.

CHARLOTTE, souriant.

C'est à cause de cela que vous m'aimez, mon père?..

DE BRUCKINE.

Ah! c'est trop fort!

CHARLOTTE.

Sans doute... Je vous ressemble.... vous ne pouvez condamner en moi, ce que vous approuvez en vous... d'ailleurs, vous le savez, le danger loin de m'effrayer m'attire et me plaît. J'aime les aventures hardies et courageuses! Si j'eusse été un homme, j'eusse été un héros... Je suis femme, je ne puis partager vos travaux et vos combats, mais, je veux du moins assister à vos triomphes... je veux surtout rester auprès de vous... La prudence du prince Mikhaïl vous attire, moi, elle m'éloigne... Je ne veux pas seulement estimer celui que j'épouserai, je veux être fière de lui!

DE BRUCKINE.

A la bonne heure!... Je te chercherai un mari parmi les plus braves.

CHARLOTTE, souriant.

Laissez-moi ce soin, mon père, je choisirai mieux que vous.

DE BRUCKINE, la baisant au front.

Câline!..

SCÈNE II.

Les mêmes, YVAN, FRITZ BUTTLER.

YVAN, entrant.

Monseigneur!

DE BRUCKINE.

Qu'y a-t-il?

YVAN.

Un juif allemand, nommé Fritz Buttler, a, dit-il, une communication très-importante à vous faire.

DE BRUCKINE.

Qu'il entre.

YVAN.

Ici?

DE BRUCKINE.

Ici... (Cherchant dans sa mémoire.) Fritz Buttler... ah! oui!.. un espion qui nous a déjà rendu plusieurs services.

CHARLOTTE.

Comment peut-on se servir de ces gens-là?

DE BRUCKINE.

Ces gens-là sont fort utiles en temps de guerre... ils font souvent plus de mal que les boulets et la mitraille; il est vrai qu'ils coûtent plus cher!

SCÈNE III.

Les mêmes, YVAN, BUTTLER.

DE BRUCKINE, au juif.

Approche... tu te nommes Fritz Buttler?

BUTTLER.

Foui, Monseigneur...

DE BRUCKINE.

C'est toi qui nous as livré le plan de la dernière attaque?

BUTTLER.
Foui, Monseigneur...

DE BRUCKINE.
Tu es un bon serviteur...

BUTTLER.
Ché fais mon devoir... le plus honnêtement possible!

DE BRUCKINE.
Tu as toujours des intelligences dans le camp français?

BUTTLER.
Ché suis l'homme de gonfiance de toute l'armée...

DE BRUCKINE.
Diable!.. et comment fais-tu pour les tromper ainsi?..

BUTTLER.
Ché une ponne figure... bien bête... et puis, ché un petit établissement à Kamiesch... je leur vends à crédit... les zouafes aiment beaucoup acheter à crédit... ils me gonnaissent tous.

DE BRUCKINE.
Ah! ah! de sorte que tu as pu surprendre quelque secret?..

BUTTLER.
Foui!

DE BRUCKINE.
Et tu me l'apportes?..

BUTTLER.
Foui!..

DE BRUCKINE.
Parle!

BUTTLER.
Mais...

DE BRUCKINE.
C'est ma sœur et ma fille... tu peux parler devant elles.

BUTTLER.
Foui!.. mais...

DE BRUCKINE.
Mais, quoi?

BUTTLER.
Les betites gonditions...

DE BRUCKINE, lui donnant de l'argent.
Ah! c'est juste... tiens, voilà cent roubles... et je t'en promets le double si ta confidence est importante...

BUTTLER.
Très-importante... t'abord les Français viennent de faire un moufement en afant du côdé de la Tchernaia... une afant-garde de zouafes a bénétré au telà du pont de Tracktir...

ÉLISABETH, à Charlotte.
A une lieue de Tchorgoun, entends-tu?

CHARLOTTE.
Oui...

DE BRUCKINE, à sa sœur et à sa fille.
Eh bien! que vous disais-je? comprenez-vous qu'il est temps de quitter ce château?... (Charlotte fait un mouvement.) Ma fille, c'est pour moi que je te supplie de t'éloigner!..

YVAN, à part.
Elle veut rester!.. pourquoi?..

CHARLOTTE.
Je partirai, mon père, nous irons nous réfugier à Simphéropol... mais demain... demain seulement!.. aujourd'hui ma tante est trop souffrante!..

ÉLISABETH, bas.
Je te comprends... tu veux?..

CHARLOTTE, bas.
Je veux le mettre en sûreté... je veux le sauver... je le veux!..

DE BRUCKINE.
Soit!.. mais demain, au point du jour... tu entends, Yvan!

YVAN.
Oui, Monseigneur... (Il sort.)

DE BRUCKINE, à Buttler.
Continue...

BUTTLER, baissant la voix.
En furtant tans la dernière dranchée, ché técoufert l'existence t'une mine tirigée sur la tour Malakoff... et dont l'explosion pourrait fous faire beaucoup de mal.

DE BRUCKINE.
Ah!.. peux-tu nous indiquer l'endroit précis où se trouve cette mine?..

BUTTLER.
Foui! si vous afez un plan des tranchées...

DE BRUCKINE.
Dans mon cabinet... viens... (Il entre à droite avec le juif.)

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, CHARLOTTE, puis YVAN.

CHARLOTTE.
Ma tante... il faut que dans une heure je sois au village de Tchorgoun.

ÉLISABETH.
Imprudente!... tu veux donc te perdre?... Ton père a des soupçons, tu le vois... le moindre indice peut le mettre sur la trace, et ce mystère que par tendresse pour toi j'ai consenti à cacher depuis quatre ans... depuis le jour où tu voulais mourir, cruelle enfant! oubliant que tu avais une bonne tante qui n'a plus que quelques jours d'existence à te donner, mais qui est heureuse de te les donner tout entiers... Ce mystère sera connu, et alors, je frémis en songeant aux suites terribles de cette découverte!.. Ton père, si bon sous sa rudesse, te tuerait pourtant sans hésiter, s'il savait que tu as compromis l'honneur de son nom... Il faut lui obéir... vois-tu?

CHARLOTTE.
Ma tante, je lui obéirai demain, mais aujourd'hui j'ai un devoir impérieux à remplir... je le remplirai quoi qu'il arrive.

ÉLISABETH.
Mais, tu l'as entendu... les Français ont franchi la rivière... tu tomberas entre leurs mains, peut-être.

CHARLOTTE.
J'ai un moyen d'éviter ce danger... un moyen qui m'a servi déjà pour pénétrer jusqu'à *lui*... mais il me faut une voiture, un cheval, pour emmener Hermann et Louisette... à qui m'adresser?.. (Apercevant Yvan qui entre.) Ah! Yvan!..

ÉLISABETH, vivement.
Ne te confie pas à cet homme!..

CHARLOTTE.
Pourquoi?.. c'est un fidèle et dévoué serviteur...

ÉLISABETH.
Son regard me fait peur!.. cet homme te trahira!

CHARLOTTE.
Je n'ai pas le choix, ma tante; d'ailleurs vous vous trompez, j'en suis sûre, et vous allez en être convaincue. (Appelant.) Yvan!

YVAN, s'approchant.
Maîtresse?

CHARLOTTE.
Tu m'es dévoué, n'est-ce pas?..

YVAN.
Jusqu'à la mort!..

CHARLOTTE, lui tendant la main.
Tu m'aimes?

YVAN, s'inclinant sur la main de Charlotte.
Ah!

CHARLOTTE.
Et tu m'obéiras aveuglément si je t'ordonne quelque chose?

YVAN.
Aveuglément.

CHARLOTTE.
Eh bien! écoute. Dans un instant je vais quitter la maison de mon père... je me rends au village de Tchorgoun... ce que j'y vais faire, tu dois l'ignorer toujours... mais il faut que dans une heure tu te trouves dans ce village, avec une voiture attelée... Tu demanderas la chaumière d'Hermann... et tu conduiras un jeune homme, une jeune femme et un enfant, à l'endroit qu'ils t'indiqueront.

YVAN, à part.
Un enfant!

CHARLOTTE.
Tu as compris?

YVAN.
Oui, maîtresse.

CHARLOTTE.
Et tu obéiras?

YVAN.
J'obéirai...

CHARLOTTE.
C'est bien... va!

ÉLISABETH.
Un instant... c'est une grande preuve de confiance que ta maîtresse te donne, Yvan... il faut t'en montrer digne... il faut être bon et dévoué pour elle, vois-tu; car moi, bientôt je ne serai plus là pour veiller sur elle. Il faut me jurer que tu ne révéleras jamais le secret de cette course nocturne, il faut me jurer cela sur ton salut éternel!

YVAN, troublé.
Moi... que... je...

CHARLOTTE, vivement.
Voici mon père!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE BRUCKINE, FRITZ.

FRITZ.

Monseigneur est-il content?

DE BRUCKINE, à Fritz.

Oui. Voici le sauf-conduit que tu m'as demandé... continue à nous servir fidèlement.

FRITZ.

Je ferai... ce que je pourrai... (Il sort.)

DE BRUCKINE, à mi-voix.

Yvan!

YVAN, de même.

Monseigneur!

DE BRUCKINE.

Sais-tu ce que cet homme vient de m'apprendre?..

YVAN.

Non, Monseigneur...

DE BRUCKINE.

Il m'a appris qu'une femme, vêtue de blanc, avait traversé plusieurs fois déjà les lignes françaises, et que cette femme venait de notre camp.

ÉLISABETH, à part.

Que disent-ils donc?

YVAN, de même.

Si c'était-elle!

DE BRUCKINE.

Cet espion l'a suivie, et l'avant-dernière nuit il a vu... ou plutôt il a cru voir cette apparition entrer dans le village... dans ce château!

YVAN, à part.

Plus de doutes!.. (Haut.) Quoi... Monseigneur?..

DE BRUCKINE.

J'ai répondu à ce misérable, qu'il avait mal vu... qu'il mentait... je lui ai défendu, sous peine de la vie, de redire ce qu'il m'a osé dire à moi!.. Mais je veux savoir la vérité, et c'est toi qui me la feras connaître!

YVAN, avec résolution.

Oui! partez sur-le-champ, Monseigneur, dirigez-vous vers le camp, mais arrêtez-vous à mi-chemin et attendez-moi... J'irai vous rejoindre, et vous saurez ce que vous voulez savoir, et vous verrez ce que vous voulez voir!

DE BRUCKINE.

Ah! (Haut.) Maintenant, ma fille, et vous, ma sœur, je vais vous quitter...

CHARLOTTE.

Quoi! mon père!..

DE BRUCKINE.

Je vais rejoindre vos frères... je vous laisse jusqu'à demain sous la protection de votre tante, et sous la garde du fidèle Yvan... Adieu, ma sœur!..

CHARLOTTE.

Adieu, mon père!.. non, pas adieu... au revoir... (Il sort.)

ÉLISABETH, à part, regardant Yvan.

Aurais-je tort?... Oh! ces regards ardents, passionnés, qu'il jette sur elle... un esclave!.. c'est impossible!.. et cependant!..

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, ÉLISABETH, YVAN.

CHARLOTTE.

Mon père s'éloigne... la maison est déserte... grâce au costume qui déjà m'a servi de sauvegarde, je franchirai sans danger la distance qui nous sépare du village de Tchorgoun... Je sortirai par l'escalier qui communique de ma chambre au jardin.

ÉLISABETH.

Attends! attends encore!

CHARLOTTE.

Le temps presse et ma résolution est bien arrêtée.. Adieu, ma tante bien-aimée, adieu! priez pour moi... (Bas.) Priez aussi pour lui. (Haut.) Yvan, maintenant tu peux tout préparer sans crainte... rejoins-moi, ou précède-moi... peu importe!.. mais, va! va! (Elle entre à droite.)

ÉLISABETH.

Charlotte! (A Yvan qui veut sortir.) Reste! j'ai à te parler, Yvan.

YVAN.

Madame, vous l'avez entendu, les instants sont précieux. Je ne puis...

ÉLISABETH.

Reste, te dis-je!

YVAN.

Mais, Madame...

ÉLISABETH.

Esclave, oserais-tu bien me désobéir?

YVAN.

Madame, parlez donc... que voulez-vous?..

ÉLISABETH.

Je veux que tu me dises ce que mon frère t'a demandé ici, tout à l'heure, à voix basse, et ce que tu lui as répondu.

YVAN.

Je ne puis vous le dire.

ÉLISABETH.

Je le veux!

YVAN.

Je ne répondrai pas.

ÉLISABETH.

Eh bien! alors, ce serment que je réclamais de toi, et que tu n'as pu faire à cause de l'arrivée du comte de Bruckine, ce serment, je l'exige maintenant... Tiens, voici le livre sacré... l'heure est solennelle... jure, à la face du Dieu vivant, jure que tu es fidèle?

YVAN, troublé.

Fidèle!... je le suis!...

ÉLISABETH.

Fidèle à Charlotte .. fidèle à cette malheureuse enfant dont tu as le secret... jure!... jure!...

YVAN, qui a regardé par la fenêtre.

Elle est partie!... je ne jurerai pas! (Il veut sortir.)

ÉLISABETH, lui barrant le passage.

Tu ne sortiras pas! traître!... infâme!...

YVAN, reculant.

Ah!

ÉLISABETH.

J'avais lu dans ton âme! tu aimes Charlotte... tu es jaloux, et tu veux rejoindre son père afin de la perdre... mais tu ne sortiras pas, entends-tu? et Charlotte saura ta trahison.

YVAN, menaçant.

Madame, vous vous tairez!

ÉLISABETH, marchant vers lui.

Me taire! tu menaces, je crois!... à genoux, misérable! non, je ne me tairai pas! si je ne puis la sauver... je la vengerai du moins, et j'arracherai ton masque!

YVAN, la renversant sur la chaise.

Femme!.., tu te tairas!...

ÉLISABETH.

Mes forces s'épuisent...cet homme me tue!.. Jamais! jamais!

YVAN.

Eh bien! .. (Il saisit le mouchoir d'Élisabeth resté sur la table et l'étouffe; elle se débat en poussant quelques sons inarticulés; Yvan se relevant.) Morte! elle emporte mon secret... Charlotte ne saura rien!

DEUXIÈME TABLEAU.

La maison du Clocheton.

(Pièce ouverte sur le plateau de Chersonese, soldats de la ligne dans diverses attitudes; portes à droite et à gauche.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAJOR DU GÉNIE, OFFICIERS, SOLDATS.

LE MAJOR, appelant.

Un planton?

UN SOLDAT.

Présent! mon officier.

LE MAJOR, lui donnant un papier.

Vite, ce rapport au général en chef. (Le planton s'éloigne, bruit de clairon.) Ah! ah! ce sont les zouaves qui prennent le service! (On relève le poste, la ligne est remplacée par les zouaves.)

SCÈNE II.

LE MAJOR, LOUIS-ROBERT, ZOUAVES.

LE MAJOR, aux zouaves.

Bonjour, enfants, bonjour lieutenant Robert. (Il lui serre la main.) Parbleu! vous avez de la chance : il y a aujourd'hui comme une trêve entre nous et l'ennemi. Depuis le commencement de la guerre, la maison du Clocheton n'a pas souvent de pareilles aubaines. (Aux zouaves.) Je vous autorise à en profiter.

TOUS.

Oui major.

LE MAJOR, à Louis.

Eh bien! lieutenant, toujours triste, toujours préoccupé?

LOUIS.

Ce n'est rien, major; j'attends des nouvelles de France.

LE MAJOR.

Justement, le courrier arrive ce matin.

LOUIS.

Vous comprenez, major, c'est pour nous tous un jour solennel que le jour du courrier.

LE MAJOR.

Allons! allons! lieutenant, j'espère que bientôt vous aurez de bonnes nouvelles à annoncer à vos amis de Paris; si mes pressentiments ne me trompent pas, vous daterez peut-être ces nouvelles de la maison du Clocheton ou vous êtes de service en ce moment; en attendant, laissez-moi vous faire les honneurs de ma maison de campagne, espérons que les boulets et les bombes nous y laisseront un peu de répit. (Ils entrent à gauche.)

SCÈNE III.

MAHOMET, GRONDART, MANICOT, ZOUAVES; puis EUPHRASIE ET CHAUDOUX, UN SOLDAT DE LA LIGNE.

(Aussitôt après le départ des officiers, les zouaves descendent en scène et forment différents groupes.)

MAHOMET, au soldat.

Une partie de cuiller à pot?

EUPHRASIE, portant un éventaire couvert de fruits secs; un chat est accroupi dessus.

Régalez-vous, Messieurs! régalez-vous!... un sou le tas, les pruneaux de Tours! un sou le tas!

GRONDART.

Le chat en est-il?

EUPHRASIE.

Jamais! mon pauvre mimi!

GRONDART.

Alors, la petite mère, vos pruneaux sont plus chers que ceux des Russes.

EUPHRASIE.

C'est possible, mais ils se digerent plus facilement, fiston.

CHAUDOUX, criant et agitant sa sonnette.

A la fraiche! qui veut boire?

GRONDART, à Chaudoux.

Tiens! te voilà, marchand de coco!

CHAUDOUX.

Que voulez-vous, sergent, la curiosité l'a emporté sur la peur.

EUPHRASIE.

Depuis quelques jours les zouaves, nos amis, ne descendaient plus à Kamiesch, au sortir des tranchées, comme ils en avaient l'habitude, nous avons pris le parti, le voisin Chaudoux et moi, de venir vous faire notre visite... et nous v'là.

GRONDART.

Vous et votre chat... vous êtes les bienvenus.

MAHOMET, au soldat.

Écoppé, ma vieille! aboule tes cinq ronds.

LE SOLDAT.

Oh! (Il allonge le bras pour payer sans voir Loupin qui entre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUPIN.

LOUPIN, entrant et prenant l'argent du soldat.

Tu n'arriveras pas, conscrit, faut prendre la correspondance. (Empochant.) Ça y est.

EUPHRASIE.

Monsieur Loupin!

MAHOMET.

Rends-moi ma braise, Loupe, Loupe, ou je te mets dans ma giberne!

LOUPIN.

Histoire de rire, père Mahomet. V'là les picaillons.

MAHOMET, comptant.

Trois... quatre... Il en manque un.

LOUPIN, tâtant sa poche.

Mon crapaud est percé... il aura filé dans mes guêtres... c'est un deserteur, faut le fusiller... (Appelant.) Hé! Catacombes... du schnick... pour un penny.

CHAUDOUX, accourant.

Voilà! voilà!

EUPHRASIE.

Pourquoi donc que vous l'appelez Catacombes, ce pauvre Chaudoux?

LOUPIN.

Parce qu'il porte le Panthéon sur son dos, ma jolie petite mère pruneau!...

EUPHRASIE.

Euphrasie!... Euphrasie Sosthène... s'il vous plait.

LOUPIN, lui prenant la taille.

Euphrasie... je t'aime!

EUPHRASIE.

Allez donc vous moucher, Pasteque!

CHAUDOUX.

Astec?

LOUPIN, à Chaudoux.

Dis donc, toi, petit sec, si tu te permets de mécaniser ma taille, je te ferai avaler mon sabre... et mon fusil avec; tann! patapoum! boum! boum!

CHAUDOUX.

O Euphrasie! voyez à quoi vous m'exposez! pourquoi ai-je quitté, pour vous suivre, mes pénates du boulevard du Temple!

EUPHRASIE.

Retournez-y.

CHAUDOUX.

Impossible. Il n'y a plus de place dans l'omnibus!... d'ailleurs, je suis jaloux, et je ne pourrais vivre loin de vous.

LE SOLDAT, à Grondart.

Oh! je ne connais pas cet uniforme.

GRONDART.

Quel uniforme?

LE SOLDAT, désignant Chaudoux.

Là!

GRONDART.

Ah! bon! (Aux zouaves.) Dites donc, camarades, il prend ça pour un uniforme.

LE SOLDAT.

Qu'est-ce que c'est?

LOUPIN.

Je vas vous le dire, conscrit, c'est un nouveau corps qu'on a formé pour dégotter les zouaves. On les nomme les *cocotiers*, ils portent sur le dos une espèce de machine infernale, remplie d'un liquide asphyxiant, vous allez voir comment ils font l'exercice... (A Chaudoux.) Attention, demi-tour à gauche... présentez... et... ouvrez... et... versez! (Aux zouaves.) Qu'est-ce qui en veut?

CHAUDOUX.

Minute! qu'est-ce qui paiera?

LOUPIN.

C'est moi qui régale... je te ferai mon billet à quatre-vingt-dix jours.. sans escompte... tu ne voudrais pas me refuser cela, tu ne voudrais pas faire de peine à papa?... au nom d'Euphrasie!

CHAUDOUX.

Si vous me prenez par les sentiments, je suis perdu, ma boutique y passera.

LOUPIN.

Accoures!... (Chantant.)

« D' Chaudoux les robinets sont ouverts. »

Dites donc pere Mahomet, un verre de vieille, hein? ça vous va-t-il? (Mahomet fait signe que oui, à Grondart.) Eh ben!... en v'là un qui ne se ruine pas en frais de conversation!

GRONDARD.

C'est une habitude qu'il a contractée en vivant avec les Arabes... il parle peu... mais il tape dur!...

LOUPIN.

Du rouge ou du blanc? par ici, piéton d'Argenteuil à trente sous le litre!... par là, cognac première qualité... côté des hommes... côté des dames!

MAHOMET, tendant son verre.

Côté des hommes! (On rit.)

LE SOLDAT, levant son verre.

A la santé des zouaves.

EUPHRASIE.

Remerciez-le donc au nom du deuxième bataillon, dont vous êtes le doyen, pere Mahomet.

MAOOMET.

Tope!

LOUPIN.

C'est vrai, c'est notre doyen, le père Falourdin.

GRONDARD.

Je t'ai déjà dit de l'appeler *Mahomet*, extrait de Nabot, c'est son nom d'Afrique, comme *Sidi-Brahim* est celui de Galoubet.

LOUPIN.

Galoubet! ah! voilà un vrai chacal!

LE SOLDAT.

Chacal? chacal?

LOUPIN.

Chacal! je dis ça pour vous, conscrit, Chacal est un petit nom d'amitié que le maréchal Bugeaud donnait aux zouaves, dans ses moments de bonne humeur, et que nous avons gardé, entre nous, comme signe de ralliement. Le chacal est rangeur

par tempérament, il ne laisse rien traîner... en pays ennmi. il ramasse tout indifféremment... une paille, une allumette... un cheval.

MAHOMET, lui frappant sur la joue.

Gentil, ce petit.

GRONDARD.

Oùs qu'il est donc Galoubet?

MAHOMET.

Fourbi!

GRONDARD.

Possible! Galoubet, voyez-vous, c'est la providence des zouaves, c'est le fournisseur brèveté de l'ordinaire.

LOUPIN.

Et quel esprit! quelle verve! quel entrain!.. toujours prêt à la riposte, quoi! L'autre jour, dans la traversée d'Eupatoria à Kamiesch, par une tempête qui faisait danser au navire une polka si effrayante que les plus braves faisaient tout bas un bout de prière, Galoubet mangeait tranquillement la cuisse d'un poulet oublié sur la table de service. Le capitaine l'aperçoit: « Tu manges, toi, qu'il lui dit, dans un pareil moment! » « Dame! mon capitaine, que lui répond Galoubet sans perdre « une bouchée, au moment de boire un si grand coup, on peut « bien manger un petit morceau. »

EUPHRASIE.

Oh! il n'y a qu'un zouave pour trouver de ces choses-là!.. ce n'est pas vous, Chaudoux, qui auriez dit ça.

CHAUDOUX.

Euphrasie, vous aimez trop les zouaves... c'est ce qui vous perdra.

EUPHRASIE.

Eh bien! oui, c'est vrai. Je les adore, ces farceurs-là. avec leur face cuivrée, leur front rasé et leur tournure *chevalière!* Galoubet, surtout! quel bel homme!

CHAUDOUX.

Oh! allez, vous êtes une *zouavette!*..

EUPHRASIE.

Zouavette! Tiens! v'là pour ton mot! (Elle lui donne un soufflet.)

LOUPIN.

Atout! c'est du trèfle! (Ils rient. Coups de feu au dehors.) Oh! oh! il y a du nouveau!

CHAUDOUX, à part, regardant Euphrasie.

Quelle main! quelle femme vigoureuse!

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CHAUDOUX et EUPHRASIE, LE MAJOR, LOUIS.

LE MAJOR.

Lieutenant, vite quelques hommes pour débusquer les tirailleurs russes qui sont à peu de distance de nos tranchées.

LOUIS.

Sur-le-champ, major.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GALOUBET.

GALOUBET, portant plusieurs salades pendues à son fusil.

Inutile, mon lieutenant.

TOUS.

Galoubet!

GALOUBET.

Les tirailleurs russes vont s'en aller d'eux-mêmes... c'est à moi qu'ils en voulaient... à moi... et à ma marchandise... (Criant.) La tendresse! la verduresse! deux bottes pour un sou!

LE MAJOR, (au fond.)

En effet! on ne voit plus rien.

TOUS.

Ce farceur de Galoubet!

GRONDART.

C'est donc toi qui a causé tout ce tiotamarre!

GALOUBET.

Dame! sergent, mon lieutenant m'a donné la permission d'aller en enfant perdu faire une promenade au delà de la Tchernaia... j'y ai été.

GRONDART.

Et, à ce qu'il paraît, tu y as trouvé tout un jardin potager?

GALOUBET.

Oui; je m'étais aperçu que la viande salée et les fruits secs de la mère Pruneau commençaient à nous échauffer le gosier... je me suis dit: Les Russes cultivent la salade, la salade est rafraîchissante, allons chercher de la salade... en v'là! (Il écarte sa crimeenne et découvre une demi-douzaine de volailles pendues à son cou.)

LOUPIN.

En v'là!

GRONDART.

T'appelles ça de la salade, toi?

GALOUBET.

Je vas vous dire, sergent... c'est de la salade à plumes.

GRONDART.

Mais, ta criméenne est déchirée?

LOUPIN.

Tu t'es donc battu avec les buissons?

GALOUBET.

Non... c'est le propriétaire du jardin qui est venu me troubler au moment où je cultivais son potager. Il était escorté de cinq ou six grands diables de Cosaques et d'un imbécile de jardinier qui se sont jetés sur moi. Ils m'ont attrapé par mon cache-fourbi, en m'envoyant un coup de sabre qui a coupé la moitié de mon chechia et au petit morceau du crâne avec... « Entrez! » ai-je crié, en me retournant et en ripostant par des mouvements de baïonnette bien potelés qui m'ont débarrassé des plus ardents... les autres ont tourné les talons, si bien qu'il n'est plus resté que le jardinier... il s'était tapi derrière un arbre comme un chat en colère; nous nous sommes reluqués un instant... lui, surpris de mon toupet, moi riant de sa figure bête; puis, voyant qu'il levait aussi un grand polisson de sabre, je lui ai passé la jambe en deux temps, je l'ai solidement ficelé avec ma ceinture autour d'un cerisier, et je l'ai laissé là pour servir d'épouvantail aux moineaux; s'il y reste jusqu'au printemps, il sera sûr qu'ils ne viendront pas manger ses cerises... (On rit.) C'est égal, le gredin a déchiré mes frusques... Si on était bien mis pourtant. (Rire des soldats.)

LOUPIN.

Maintenant, à la salade!.. ah!.. à propos, dans quel ustensile allons-nous la faire?

GALOUBET.

Il y a par ici des éclats de bombe?

LOUPIN.

Compris.

GALOUBET.

Vous allez voir: Porcelaine, estampille numéro un. La poudre nous servira de poivre.

LOUPIN, apportant une moitié de bombe.

Et le salpêtre de sel.

MAHOMET.

Pas d'huile?

GALOUBET.

Bêta! est-ce que tu n'es pas armurier?

MAHOMET.

Si!

GALOUBET.

Est-ce que tu n'as pas un bidon d'huile pour graisser les batteries de nos carabines?

MAHOMET.

Si!

GALOUBET.

Aboule!

GRONDART.

Mais le vinaigre?

LOUPIN.

Du vinaigre? pourquoi faire? Est-ce que dans le monde chic on se sert de vinaigre pour la salade? Attendez.. j'ai pincé tout à l'heure un citron à la mère Pruneau, vous allez voir... (Les zouaves se mettent à éplucher la salade. Grondart coupe les feuilles et les met dans le saladier improvisé.)

MAHOMET, apportant un bidon.

Huile!

GALOUBET, allumant sa pipe.

Maintenant, mes enfants, il faut que vous sachiez une chose.

LOUPIN.

Laquelle?

GALOUBET.

C'est qu'en me glissant dans le camp ennemi pour ramasser de la salade, j'avais encore une autre idée.

LOUPIN.

Je la connais ton idée...

GRONDART.

Eh bien?

GALOUBET.

Eh bien! sergent, je voulais dégotter sir Edmonds Clayfort, et lui faire perdre son pari.

GRONDART.

Sir Edmonds Clayfort? N'est-ce pas cet Anglais, cet original, que nous voyons depuis quelques jours parcourir les tranchées, empaqueté dans une toile cirée, couvert d'un chapeau de marocain, accompagné d'un autre personnage plus âgé, et suivis tous les deux d'un domestique portant respectueusement tout un attirail de voyage?...

GALOUBET.

Juste...

MAHOMET.

Mais le pari?

GRONDART.

Oui!... au fait... de quoi est-il question?...

GALOUBET.

Ah! demandez à Loupin, car moi, rien que d'y penser j'enrage...

LOUPIN.

V'là ce que c'est : je tiens l'explication de Jack, le domestique des English. C'est donc véridique, n'est-ce pas, sergent? (Il dérobe une feuille de salade; murmures des zouaves.) Pour lors, il paraîtrait que sir Edmonds, le plus jeune, a parié toute sa fortune contre l'autre, le plus âgé, appelé lord Walker, qu'il ferait tout ce que fera le zouave le plus brave; et, ce qu'il y a de plus cocasse, c'est que lord Walker est obligé de suivre partout sir Edmonds, de braver les mêmes dangers que lui, pour s'assurer qu'il remplit exactement toutes les conditions du pari. Or, c'est ce qui vexe Galoubet, attendu qu'il a été désigné aux Anglais comme un des moins poltrons d'entre nous... si bien qu'il l'ont pris pour point de mire, et que, depuis ce temps-là, il les trouve toujours disposés à tout entreprendre pour piger avec lui...

GALOUBET.

Eh bien! oui... c'est ça qui me vexe!

LOUPIN.

Tenez, hier encore, il étaient en même temps que nous à l'attaque de l'embuscade du cimetière.... sir Edmonds faisait le coup de feu et chargeait à la baïonnette comme un vrai zouave. L'autre, le lord, le suivait les mains dans ses poches, sans prononcer une parole, sans le quitter des yeux, ne s'inquiétant ni des balles qui sifflaient à ses oreilles, ni des cris des blessés, ni des bombes... Vrai!... c'était beau! ont eût dit des hommes automates!

GRONDART.

En fait de tomates, je ne connais que le bœuf, aux tomates.

MAHOMET, apportant la soupe.

Le bœuf! voilà!

TOUS.

A la soupe! à la soupe! (Mahomet fait la distribution.)

GRONDARD, à Loupin.

Qu'est-ce que c'est que tu as donc mis dans le potage, gamin? Il embaume!

LOUPIN.

Voilà!... le bouillon était maigre comme un convalescent, ses yeux ne pouvaient s'ouvrir à la lumière. Je m'arrachais les cheveux de désespoir, quand, tout à coup, j'aperçus le chat de la mère Pruneau qui faisait ron, ron, sur son éventaire. Je l'appelle doucement, comme ça ; «mimi, mimi! » il s'approche sans défiance, comme un conscrit, je l'empoigne par le chignon, et v'lan!... je le plonge dans la marmite; il y est encore!...

GRONDART.

C'est dur! (Apportant la salade.) Goutez-moi ça!

MAHOMET.

Nectar!

GALOUBET.

C'est de la framboisie!...

GRONDART, à Manicot.

Approche, conscrit, tu n'es pas de trop; tu nous raconteras l'histoire de ton fantôme, de ta dame blanche.

MANICOT.

Vous avez beau rire, sergent... elle existe, la dame blanche, je l'ai vue... aussi vrai que Dieu est Dieu; il y a deux jours, j'étais de faction sur le plateau d'Inkermann, près de ce ravin qu'on a surnommé l'*Abattoir*, à cause des Russes qui sont tombés là, j'ai vu, de mes yeux vu, une grande forme blanche qui s'est approchée de moi... j'ai fait le signe de la croix, elle a disparu... c'était un fantôme!

TOUS, riant.

Allons donc!

LOUPIN.

Dieu de Dieu! je m'amuse-t-i!... des histoires de revenants .. et de la salade avec!... noce complète!...

GALOUBET.

Il ne nous manque plus que du dessert!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIR EDMONDS, LORD WALKER, JACK, paraissant au fond; lord Walker lit un journal, Jack les suit un petit panier à la main.

SIR EDMONDS, léger accent, tournure distinguée, tenue très-élégante.

Du dessert... voilà!

LOUPIN.

Sir Edmonds!

GALOUBET.

L'Anglais!

LOUPIN, montrant lord Walker.

Et son copins.

GALOUBET, à sir Edmonds.

Ah çà! mais, peut-on vous demander d'où il vient, ce dessert?

SIR EDMONDS.

Du petit jardin où vous avez trouvé votre salade.

LOUPIN.

Pas possible!

SIR EDMONDS.

Ho! voyez... Jack?

JACK.

Sir!

SIR EDMONDS.

Montrez... (Jack montre son panier; les zouaves s'emparent des fruits.)

LOUPIN.

Des poires!...

MAHOMET.

Des figues!...

GRONDART.

Du raisin.., des pêches!

MAHOMET, mangeant.

Fameux!

GALOUBET, à sir Edmonds.

Et vous dites que vous avez cueilli ces fruits dans le jardin où j'ai récolté ma salade?

SIR EDMONDS.

Oui. (A lord Walker.) N'est-ce pas, milord?

WALKER, sans quitter son journal.

Yes!

LOUPIN.

Dites donc, père Mahomet. (Montrant Walker.) quelle jolie conversation vous feriez à vous deux!

GALOUBET, aux zouaves.

C'est une blague.

WALKER.

Blégue!... qu'est-ce que c'était, blégue?

SIR EDMONDS, présentant une ceinture.

Oh! vous connaissez cette ceinture?

GALOUBET.

La mienne!... Vous avez donc détaché l'épouvantail?

SIR EDMONDS.

Non! j'ai voulu seulement avoir une preuve... Jack avait bourré mes poches de bonnes petites ficelles... très-bonnes.

WALKER.

Oh! wery godd, ficelles!

SIR EDMONDS.

J'ai solidement reficelé le propriétaire du jardin... nous irons quand vous voudrez lui faire une petite visite de digestion.

WALKER, à Galoubet.

Yes! volez-vos retourner.

LOUPIN, à Galoubet.

Dis donc, c'est crâne!

GALOUBET.

Ça m'embête... je n'aime pas ça, c'est de la contrefaçon!... (A sir Edmonds.) Et maintenant, Monsieur, que comptez vous faire ici?...

SIR EDMONDS.

Ho! je l'ignore... cela dependra de vous.

GALOUBET.

De moi?

SIR EDMONDS.

Oui, j'ai juré de vous suivre.

LORD WALKER.

Partotte!

LOUPIN, à Galoubet.

Partotte?.. Ah! bon, partout? — Eh bien, mais, c'est flatteur.

GALOUBET.

Certainement, c'est flatteur, mais ça m'embête!

SIR EDMONDS.

Je viens justement demander à M. le major de service, la licence de pouvoir vous accompagner dans toutes vos expéditions, j'ai une expresse recommandation du chef de l'état-major d'Angleterre (il lui présente un papier.)

GALOUBET.

Ah! c'est bien.

LOUPIN, montrant la porte à droite.

Le major est par là, messieurs les milords.

SIR EDMONDS, aux zouaves.

Ho! merci, jeune Monsieur. Bonjour!

LORD WALKER.

Bonjor!

JACK.

Bonjor !

(Ils sortent tous trois, roides et cérémonieux.)

SCÈNE VIII.

LOUPIN, GALOUBET, MAHOMET, GRONDART.

LOUPIN.

Eh bien ! ils peuvent se flatter de m'amuser fièrement, ces deux alliés-là. Puisqu'on leur a permis de nous accompagner *partotte*, ce sera rigolo !

GALOUBET, avec humeur.

Loupin, tu devrais t'exprimer avec plus de chic. — On voit bien que ton éducation a été négligée... Où donc as-tu fait tes études ?

LOUPIN.

Dans les queues de boutons, dont j'étais le plus bel ornement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUIS, UN SOUS-OFFICIER.

LOUIS, à Loupin.

Clairon, *l'assemblée !*

GRONDARD.

Il y a du nouveau, lieutenant ?

LOUIS.

Le courrier de France.

TOUS.

Le courrier ! le courrier. (Loupin sonne au fond. Les Zouaves rentrent précipitamment.)

GALOUBET, au vaguemestre.

Y a-t-il quelque chose pour moi ?

LOUPIN.

Et pour moi ?.. J'attends des cartes de visites.

TOUS.

Et pour moi ? et pour moi ?

LE SOUS-OFFICIER.

Un instant ! (Lisant.) « Monsieur, Monsieur Louis Robert, lieu- « tenant au deuxième bataillon de zouaves. »

GALOUBET.

Tenez, justement le voici.

LOUIS.

Une lettre pour moi ? donnez.

LE SOUS-OFFICIER.

Voilà, mon lieutenant. (Continuant.) Le sergent Grondart ?

GRONDART.

Présent !

LOUIS, après avoir parcouru sa lettre.

Oh ! malheur !

LOUPIN, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, le lieutenant ?

LE SOUS-OFFICIER, continuant.

Monsieur *Galoubette*, surnommé *Cidre au bras nain*.

GALOUBET.

C'est d'elle, je reconnais son orthographe.

LE SOUS-OFFICIER.

Soldat-z-au deuxième des *suaves*, chef des francs *licheurs*.

GALOUBET.

Tireurs, c'est moi,

LOUPIN.

Il y a *licheurs !*

GALOUBET, regardant la suscription.

Pauvre ange ! c'est pour que sa lettre m'arrive plus vite qu'elle y met des ailes !

LOUPIN.

Les ailes de l'amour ! (On rit. — Le sous-officier distribue d'autres lettres. — Examinant la lettre.) Excusez, du papier bath !... il sent la vanille !..

GALOUBET, lisant.

« On me dit que tu n'en reviendras pas... Afin de prendre patience, j'épouse un pompier... et je suis pour la vie ta fidèle Catherine ! » Oh ! cré nom ! cré nom !

LOUPIN, riant.

Un pompier !.. c'est pour éteindre ses feux ! (rires des soldats.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIR EDMONDS, LORD WALKER, JACK.

LOUPIN, à sir Edmonds.

Eh bien, milord ?

SIR EDMONDS.

Le major nous a donné licence, mais il fallait la permission de votre lieutenant.

LOUPIN.

Notre lieutenant, le v'là. (Il désigne Louis qui est resté absorbé par la lecture de sa lettre.)

SIR EDMONDS.

Ho ! je le connais ! je le connais ! n'est-ce pas, milord ?

WALKER.

Yes.

LOUPIN, à Louis.

Mon lieutenant, v'là des Anglais de votre connaissance... qui disent qu'ils vous connaissent.

LOUIS.

Moi... je...

SIR EDMONDS, saluant.

Monsieur Louis Robert.

LOUIS.

Sir Edmonds !

SIR EDMONDS.

Ho ! vous me reconnaissez... tant mieux !.. car moi, je n'ai pas oublié que je vous ai vu à Pétersbourg, il y a quatre années, avec lord Walker.

WALKER.

Avec moa.

LOUIS, vivement.

Oui, oui, je me rappelle...

SIR EDMONDS.

Milord et moi, nous étions amis du comte de Bruckine.

LOUIS.

Le comte de Bruckine ?

SIR EDMONDS.

Vous étiez un gentleman riche... et vous donniez des leçons de peinture, en amateur.

LOUIS.

Vous avez bonne mémoire, sir Edmonds.

SIR EDMONDS.

Oui.

LOUIS.

Et, à mon tour, je me rappelle parfaitement vous avoir vu souvent chez le comte ; vous étiez alors attaché à l'ambassade anglaise.

SIR EDMONDS.

J'ai donné ma démission... (A part.) A cause de vous, miss Ophélia ! (Poussant un soupir.) Oh !

WALKER, l'imitant.

Oh !

LOUIS.

Qui nous eût dit alors, que nous nous retrouverions sous les murs de Sébastopol, échangeant avec les Russes des balles et des coups de sabre, au lieu d'échanger des compliments et des poignées de mains.

WALKER, serrant la main de Louis et parlant très-vite.

Iam very glad to see you sir ! (A part.) Oh ! je avé parlé bocop.

SIR EDMONDS, à Louis.

Je suis également charmé de vous avoir rencontré... car j'ai souvent pensé à vous... Là-bas, j'avais deviné bien des choses... J'étais l'ami de mademoiselle de Bruckine.

LOUIS.

Charlotte ! plus bas, sir Edmonds, plus bas !.. nous reprendrons ailleurs cet entretien.

SIR EDMONDS.

Ah !.. vous l'aimez toujours ?..

LOUIS.

Oui. Cette lettre que je viens de recevoir, est de Lucien Derblay, un jeune peintre que vous avez aussi connu à Saint-Pétersbourg.

SIR EDMONDS.

Ah ! très-bien... il est donc resté là-bas ? lui ?

LOUIS.

Oui, voici ce qu'il m'écrit : « Arme-toi de courage, mon pauvre ami, Charlotte, ta bien-aimée Charlotte, celle dont tu avais emporté les serments, et qui depuis ton départ a quitté Saint-Pétersbourg, vient d'épouser, dit-on, le prince Mikhaïl. Oublie donc à ton tour un amour qui jusqu'à présent n'a apporté dans ta vie que chagrins et déceptions... C'est le vœu de ton ami le plus dévoué... »

SIR EDMONDS.

Oh ! je comprends... vous souffrez beaucoup...

LOUIS.

D'autant plus, milord, que Charlotte est ma femme devant Dieu, et que rien ne peut excuser son parjure... Comme elle me trompait ! . Ah ! si j'avais prévu cela, je ne serais pas parti, j'aurais résisté... je me serais fait tuer sous ses yeux, pour avoir le droit de lui reprocher en expirant sa perfidie et sa trahison !

SIR EDMONDS.

Votre départ ne fut donc pas volontaire ?

LOUIS.

Volontaire!.. Ah ! milord!.. l'avez-vous pensé? Non... la violence seule a pu m'arracher du pays de Charlotte. Depuis longtemps déjà j'habitais la Russie, lorsque, tout à coup, je vis mes propriétés confisquées, ma liberté même menacée. Un ordre du czar m'enjoignait subitement de quitter Saint-Pétersbourg dans les vingt-quatre heures, la Russie dans cinq jours.

SIR EDMONDS.

Pourquoi?

LOUIS.

Je ne pouvais m'expliquer cette rigueur... Désespéré, abîmé de douleur, je ne savais que résoudre... ce fut Charlotte qui dicta ma résolution. « Pars, me dit-elle, quant à moi, je saurai résister au mariage qu'on veut m'imposer. Je trouverai un moyen de t'écrire, de te rejoindre. Quoi qu'il arrive, je mourrai plutôt que d'être à un autre! » Ce fut avec de telles paroles qu'elle me détermina à partir.

SIR EDMONDS.

Mais, depuis... mademoiselle de Bruckine?...

LOUIS.

Rien... rien d'elle!... malgré ses promesses, malgré ses serments, pas un mot! pas un souvenir!.. Ah! mais, je comprends tout, maintenant... J'ai été victime d'un infernal complot tramé entre elle et son fiancé, le prince Mikhaïl... ils se sont débarrassés de moi en me dénonçant...

SIR EDMONDS.

Oh! je connais le prince Mikhaïl, il est incapable...

LOUIS.

Ne le défendez pas, milord, ma haine m'empêcherait de vous croire... Tenez, changeons de conversation, car je sens que bientôt je ne serais plus maître de moi.

SIR EDMONDS.

Eh bien ! donnez moi alors la licence de rester avec vous.

LOUIS.

Volontiers. (Il signe un papier. — On entend un roulement de tambours.) Mon service me réclame... je vous laisse... vous êtes ici chez vous... A bientôt. (Il remonte au fond.)

SIR EDMONDS.

Une partie d'échecs, milord, pour vous amuser?

WALKER.

Yès! je volé bien amiouser moa !

SIR EDMONDS, appelant.

Jack... l'échiquier? (Jack tire d'un sac de voyage un jeu d'échecs complet et le pose sur la table. — Sir Edmonds et Walker se mettent à jouer.— On entend une explosion. — Mouvement parmi les zouaves.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR, en dehors.

Trois fusées... voyez-vous? c'est un des signaux qui annoncent un engagement sérieux... l'affaire est du côté de la Tchernaïa.

GRONDARD, entrant.

Major, lieutenant, un planton arrive en toute hâte. (Un planton entre vivement et remet une dépêche au major.)

LE MAJOR, lisant.

C'est au bord de la Tchernaïa... L'engagement est chaud... Les voltigeurs de la garde tiennent vigoureusement, mais ils sont peu nombreux et leur colonel demande du renfort. (Aux officiers.) Vous entendez, Messieurs, les compagnies de renfort à vos armes! des munitions à la batterie 21, des gabions, des sacs, à la parallèle 36. (A Louis.) Vous, vous savez ce qui vous reste à faire.

LOUIS, aux zouaves.

A vos armes ! (Les zouaves prennent leurs fusils.)

SIR EDMONDS.

Milord! il faut interrompre la partie pour suivre les zouaves.

WALKER, avec humeur.

God!

SIR EDMONDS, à Walker.

Ho! vous n'avez pas de baïonnette, milord, ni moi non plus... Eh bien! nous prendrons celles des Russes... ce sera plus commode.

WALKER, avec feu.

Yès! yès! yès! (Ils sortent derrière les zouaves qui exécutent un mouvement général de sortie au pas gymnastique. — Changement à vue.)

TROISIÈME TABLEAU.

Un plateau au bord de la Tchernaïa; au fond la rivière, sur laquelle est un pont à demi ruiné; rochers couverts de neige. On entend sonner la charge. Les zouaves paraissent sur les rochers. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, GALOUBET, GRONDARD, LOUPIN, MAHOMET, ZOUAVES.

LOUIS, levant son épée.

Cessez le feu! (Le clairon sonne Cessez le feu; les zouaves descendent en scène.)

LOUPIN.

La! v'là ce que c'est, c'est comme qui dirait : bonsoir ! Maintenant vaquons à nos petites affaires. (Il essuie une pierre couverte de neige, et tire des cartes de sa poche.)

GRONDARD, à Louis.

Mon lieutenant, les bords du la Tchernaïa sont nettoyés.

LOUIS.

Bien... Mais je ne vois pas Galoubet... Ah! le voilà... Eh bien? que se passe-t-il là-bas?

GALOUBET, entrant.

Rien de saillant, mon lieutenant, une petite visite qu'on est venu faire à nos amis de l'aile droite; il paraît qu'ils ont trouvé la visite indiscrète... ils se sont fâchés, de sorte qu'en reconduisant les visiteurs, un peu brusquement, ils en ont bousculé quelques-uns, une vingtaine environ, qui sont restés par terre!... Vous comprenez, mon lieutenant, dans la précipitation... et puis, la nuit... on n'est pas toujours maître d'avoir des égards...

MAHOMET.

Farceur!

LOUIS.

Et de notre côté? (Grondard apporte une petite lanterne qu'il cache avec soin sous se crimédenne. — Louis écrit.)

GALOUBET.

Oh! moins que rien, un seul camarade blessé. En voilà un qui a de la chance!... c'est pas à moi que cela arriverait... on se garderait bien de m'arracher seulement le petit doigt. Le mois dernier au biscayen que le blessé de ce soir avait reçu, lui a déjà valu la croix... et, tout à l'heure, une entaille superbe, au beau milieu de la figure...

GRONDARD.

Alors, le v'là marié...

LOUIS.

Comment, marié?

GALOUBET.

C'est sûr! Quelle est la femme riche qui ne serait pas fière de l'épouser? une blessure comme ça, c'est une dot pour un zouave!

LOUIS, à Grondard.

Ce rapport au colonel. . (A Loupin.) Ah! çà! que fais-tu là toi? Dieu me pardonne, il joue aux cartes?...

LOUPIN.

C'est pas ça, mon lieutenant, ces cartes-là, voyez-vous, ça vient des Russes; quand une affaire doit être sérieuse, ils les jettent par superstition... ils se figurent que d'avoir des cartes sur soi, ça porte malheur... Alors ils les sèment sur la route, moi, je cours les ramasser, et je tâche de me faire un petit jeu aux dépens de l'ennemi.

LOUIS.

Je gage que tu en as plus d'une, mon brave garçon?

LOUPIN.

Mais oui, mon lieutenant, en v'là un brin... il y en a encore par ici... et encore par là... il ne manque plus que deux cartes pour faire un jeu complet : le valet de carreau et la dame de pique... le Bézigue, quoi! mais je les aurai.

LOUIS.

Oh! tu les auras!... j'en suis bien sûr. Et quand le jeu sera complet, je te retiens pour faire ta première partie...

LOUPIN, ému.

Ah! lieutenant! lieutenant!

LOUIS, à part.

Ils sont tous ainsi! (Il sort.)

GALOUBET, battant la semelle.

Cristi!... quel frisquet!... ce ne sont plus des pieds que j'ai au bout des jambes... ce sont des boules de neige... Dites donc, père Mahomet, nos appartements étaient mieux chauffés que ça en Algérie?

MAHOMET.

Soleil!

LOUPIN.

Oh ! le soleil ! Je donnerais deux ronds et la tête de Catacombes par-dessus le marché, pour apercevoir seulement le bout de son nez.

SCÈNE II.

Les mêmes, CHAUDOUX, puis SIR EDMONDS, WALKER et JACK.

CHAUDOUX, s'avançant timidement.

Peut-on s'avancer ? il n'y a plus de danger ?

GALOUBET.

Tiens, la v'là !...

LOUPIN.

Qui ça ? le soleil ?

GALOUBET.

Non, Catacombes : (A Chaudoux.) t'as donc osé risquer ta peau en venant aux avant-postes ?...

CHAUDOUX.

Je vas vous dire... je suis curieux, je veux voir, puisque je suis venu en Crimée pour voir... mais je voudrais voir de loin... à mon aise.

LOUPIN.

Oui... il te faudrait des lunettes électriques pour voir de Kamiesch ce qui se passe à Sébastopol ?

CHAUDOUX.

C'est ça !

MAHOMET.

Pas inventé !

LOUPIN.

Ça viendra !

GALOUBET, à Chaudoux qui est grimpé sur les rochers.

Prends garde, Catacombes, il y a des mouches qui piquent par là. (Coup de feu.) Qu'est-ce que je disais !

CHAUDOUX, descendant précipitamment.

Ah ! au secours !... je suis blessé.

GALOUBET.

Blessé ! où ça ?

CHAUDOUX.

Je n'en sais rien, mais mon sang coule... Je sens quelque chose d'humide.

LOUPIN, bas aux zouaves.

C'est sa boîte qui a été percée d'une balle...

GALOUBET.

Pauvre ami ! quelle horrible plaie ! (Il tend son bidon pour recevoir le liquide. Les zouaves l'imitent.)

LOUPIN.

Attends ! je vais sucer ta blessure, c'est un remède souverain.

CHAUDOUX.

Je sens que je m'affaiblis... Si je meurs, vous couperez une mèche de mes cheveux et vous la donnerez à Euphrasie... car je l'aime... Oh ! je l'aime, cette femme !

GALOUBET.

Tu te sens mieux ?

CHAUDOUX.

Oui... c'est singulier... il me semble que je suis plus léger... que je n'ai plus rien sur le dos.

LOUPIN, frappant sur la boîte.

Vide ! le tour est fait...

CHAUDOUX.

Le tour... quel tour ?.. Ah ! les gueux ! ils ont percé ma boîte... je suis ruiné !.. (Aux zouaves.) Laissez-moi ! laissez moi ! vous êtes de véritables démons ; avec vous, il n'y a que de l'eau à boire... Je retourne à Kamiesch.

TOUS.

Chaudoux ! Chaudoux !

CHAUDOUX, d'un ton tragique.

Je charge la pépie du soin de ma vengeance ! (Il sort.)

GALOUBET.

Pauvre Chaudoux !.. il ne reviendra pas de sitôt aux avant-postes.

SIR EDMONDS, entrant suivi de lord Walker, à Jack.

Jack, prenez les pistolets, les baïonnettes et le mousquet que nous avons pris aux Russes. (A Walker.) Milord, il fait froid ce soir !..

WALKER.

Froid ? yès !

SIR EDMONDS.

Si nous prenions du thé ?

WALKER.

Prenons !

SIR EDMONDS.

Jack, le thé ? (Jack tire d'un sac tout un nécessaire de thé.)

LOUPIN.

Plus que ça de batterie de cuisine !

SIR EDMONDS.

Milord Walker ?

WALKER.

Sir Edmonds ?

SIR EDMONDS.

Voulez-vous causer avec moi ?

WALKER.

Je volé pas.

SIR EDMONDS.

Voulez-vous jouer avec moi ?

WALKER.

Je volé pas.

SIR EDMONDS.

Alors ! que voulez-vous donc ?

WALKER.

Je volé causer avec moa tote seul.

SIR EDMONDS, à part.

Oh ! miss Ophélia, miss Ophélia ! (Il se dirige du côté de Louis Robert.)

LOUPIN, à Galoubet.

Du sucre ! denrée coloniale, assez rare dans ces parages... Attends... (A Jack.) Pardon... vous perdez votre mouchoir...

JACK, se retournant.

Non !.. c'était le sucre de milord que j'avais perdu.

LOUPIN.

Le sucre de milord !.. Qu'est-ce qui peut donner des renseignements sur le sucre de milord ?.. Moi, je l'ai vu passer... il doit être déjà loin.

JACK.

Oh !.. c'été étonnant !

GALOUBET, à Loupin.

Chapparder du sucre à ces gens-là !.. fi ! quelle petitesse ! (Il prend le sucre et s'éloigne gravement. — Loupin court après lui.)

LOUIS, rentrant avec sir Edmonds.

Ah çà ! mais, sir Edmonds, expliquez-moi comment il se fait que je vous retrouve en Crimée, vous n'appartenez pas à l'armée anglaise ?

SIR EDMONDS.

Non. Je me bats en amateur... pour mon plaisir...

LOUIS.

Comment ?

SIR EDMONDS.

Figurez-vous, mon cher ami, que moi aussi je suis amoureux.

LOUIS.

Ah !

SIR EDMONDS, soufflant dans ses doigts.

Yès ! je brûle... d'amour.

LOUIS.

Amoureux ! mais là, vraiment amoureux ?

SIR EDMONDS.

Si la grandeur de l'amour se mesure par les folies qu'il fait faire, je suis le prince des fous et le roi des amoureux. jugez-en : A mon retour de Russie, j'ai aimé miss Ophélia et j'ai été aimé aussi, mais j'avais compté sans lord Walker, son oncle et tuteur.

LOUIS.

Pourquoi ?

SIR EDMONDS.

Un jour, j'eus le malheur de soutenir à la tribune un bill qu'il combattait, et le malheur plus encore de l'emporter sur lui... le lendemain lord Walker me déclara qu'il ne donnerait jamais sa nièce à un adversaire de ses principes politiques, et qu'à partir de ce moment, et pour se punir d'avoir été vaincu par un enfant... c'est ainsi qu'il m'appelle, malgré mes trente-cinq ans et mon front légèrement dégarni... il ne parlerait jamais à la tribune et presque plus du tout dans l'existence privée.

LOUIS.

Ah ! voilà donc la cause du mutisme original de milord ?

SIR EDMONDS.

Oui, il a tenu son serment.

LOUIS.

Il ne parle plus ?

SIR EDMONDS, vivement.

Oh ! je ne me plains pas de ça. (Avec un soupir.) Il a refusé de me donner miss Ophélia !... (Avec gaîté.) Mais, j'ai pris ma revanche.

LOUIS.

Votre revanche ?

SIR EDMONDS.

Oui, j'ai continué à visiter milord ; et un jour, à la suite d'une discussion où je le poussai à dessein, je lui proposai un pari.

LOUIS.

Ce pari... il est donc vrai? je ne voulais pas y croire.

SIR EDMONDS.

Il est vrai.

LOUIS.

Vous vous ferez tuer?..

SIR EDMONDS.

C'est propable... mais lord Walker m'accompagne partout... les chances sont égales... Si les balles russes sont spirituelles, elles m'épargneront, moi, elles le tueront lui, et j'épouserai miss Ophélia... J'estime, j'aime beaucoup lord Walker, mais c'est ma plus chère espérance!

LOUIS, riant.

Eh bien! à la bonne heure!.. voilà au moins une explication précise et sincère.

SIR EDMONDS, avec mélancolie.

Oh! j'ai encore une autre considération... plus élevée... Il me serait doux de mourir en combattant pour mon pays... ma vie a été inutile... que ma mort, au moins, serve à quelque chose!..

LOUIS.

Ah! vous avez raison, milord, pour vous comme pour moi, l'amour de la patrie, voilà désormais la meilleure, la seule passion!.. Cet amour, noble, saint, à l'abri des misérables faiblesses humaines, a sa source dans le plus pur de notre cœur... Il survit à toutes les déceptions, il console de toutes les trahisons, il fait oublier toutes les misères! Quand je suis revenu en France, le cœur vide, la tête bouleversée, le désespoir dans l'âme, je me suis demandé à quoi pouvait servir ma vie?.. J'allais peut-être tomber jusqu'au suicide, ce remède des faibles ou des lâches, quand un cri de guerre retentit; de jeunes soldats passèrent devant moi, la mine fière, le cœur joyeux, je sentis que tout n'était pas mort en moi... Il me sembla qu'une voix intérieure me disait : Regarde, ces enfants qui vont mourir pour leur mère; prends place dans leurs rangs! Je crus voir, au-dessus de leurs drapeaux, planer un génie aux ailes déployées qui me criait : Viens à moi! aime-moi! défends-moi! meurs pour moi s'il le faut, car je suis celle qui ne trompe jamais, celle dont l'amour est immortel... car je suis la patrie!!

SIR EDMONDS.

Oh! biootifoul! werry! bioutifoul! langage!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANICOT.

MANICOT, entrant effrayé.

Ah! moi! à moi!

LOUIS.

Qu'as-tu donc?

MANICOT.

La dame blanche!..

TOUS.

Eh bien?

MANICOT.

Je viens de la voir!..

GALOUBET.

Imbécile! (Tous les zouaves remontent au fond.)

LOUIS.

La dame blanche!

SIR EDMONDS.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette histoire ridicule?

LOUIS.

Je n'ai pas dit cela...

SIR EDMONDS.

Oh! en vérité!

LOUIS.

Tenez, sir Edmonds, moquez-vous de moi si vous voulez; mais, vous l'avouerai-je, depuis que ce récit m'a été conté pour la première fois, il y a de cela huit ou dix jours... Eh bien! il m'est arrivé de voir en rêve... oh! en rêve seulement... cette fantastique apparition due à l'imagination de nos soldats.

SIR EDMONDS.

Prodigieux!

LOUIS.

Mais non, cela n'a rien de merveilleux. Quoi de plus ordinaire, en effet, que de voir se reproduire, durant le rêve, les idées qui ont frappé l'esprit dans l'état de veille? Mais, ce qui devient beaucoup plus singulier, c'est que la nuit dernière, voyant en songe, pour la deuxième ou troisième fois peut-être, cette fameuse dame blanche, il me sembla qu'elle s'approchait de moi, doucement, bien doucement, qu'elle se penchait sur mon épaule, qu'elle levait son voile, qu'elle me touchait du doigt, et qu'en la regardant je reconnaissais... oh! (Il se retourne et pousse un cri étouffé en apercevant l'apparition qui s'est approchée de lui, a levé son voile et le touche du doigt.)

LA DAME BLANCHE.

Louis!.. ne me questionnez pas... laissez-moi fuir... protégez-moi!

MANICOT.

Le fantôme! le fantôme!

GALOUBET.

Attends!.. je vais le caresser ton fantôme. (Il le couche en joue.)

LOUIS, voyant le mouvement et l'arrêtant.

Arrête, malheureux! (L'apparition gravit rapidement le pont.) C'est elle! c'est Charlotte. Oh! je la retrouverai!.. dussé-je traverser l'armée russe tout entière! (Fusillade au dehors.)

WALKER, se réveillant.

Qu'est-ce que c'était?

LOUIS, à voix basse.

A moi, chacals... pas de bruit... pas de coups de feu... à l'arme blanche! (Les zouaves se couchent à plat ventre et commencent à ramper vers le pont.)

WALKER.

God, nous allons encore voyager.

LOUPIN, à sir Edmonds.

Le fusil en avant... les bras étendus... le corps allongé.

SIR EDMONDS.

Oh! c'est un exercice de grenouille que vous faites faire là, mon bon ami.

LOUPIN.

Une... deux... nagez! (Tous les zouaves se mettent en mouvement.)

ACTE TROISIÈME.

Intérieur d'une chaumière dans le village de Tchorgoun; porte au fond; fenêtres à droite et à gauche encadrées de pampres en laissant voir la campagne. Clair de lune. Près de la fenêtre, un berceau d'enfant.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, LOUISETTE.

LOUISETTE, chantant près d'un berceau.

Air nouveau de *M. Fossey*.

Dors, enfant, dors tranquille auprès de nous.
Sur ta lèvre vermeille
L'industrieuse abeille
Pourrait cueillir son miel si pur, si doux!
De ta suave haleine,
Le souffle agite à peine
Les blonds anneaux de tes cheveux.
Dors, ferme ta paupière!..
Aux baisers de ta mère,
Enfant, tu rouvriras les yeux!

HERMANN.

Tu devrais te reposer un peu, petite sœur, tu as encore veillé la nuit dernière, je te remplacerai près de l'enfant. Et, sois tranquille, je serai une bonne nourrice.

LOUISETTE.

Je n'en doute pas, Hermann, mais je t'assure que je ne suis pas fatiguée... il est si blanc, si rose, si gracieux dans son sommeil, ce cher petit ange, qu'on se délasse en le regardant.

HERMANN.

C'est vrai : cela réjouit la vue et le cœur, un enfant endormi!.. si sa mère le voyait ainsi!

LOUISETTE.

Pauvre femme!.. voici deux nuits que nous l'attendons en vain... mon Dieu! si elle ne devait plus revenir... que deviendrait ce pauvre enfant?.. que deviendrions-nous?

HERMANN.

Sœur, lorsque les Français vinrent occuper au Clocheton la maison paternelle, et que nous nous enfuîmes épouvantés vers la ville; lorsque notre père, en approchant des remparts, fut frappé d'une balle russe, et que nous nous vîmes ainsi, nous qui n'avions fait de mal à personne, chassés par les uns, frappés par les autres, nous élevâmes ensemble nos mains suppliantes vers celui que notre père nous avait appris à prier, et nous lui criâmes : Nous n'avons plus que toi, Seigneur, protége-nous!.. Dieu nous entendit, puisqu'il jeta sur notre route une femme inconnue, qui vint à nous, qui nous offrit de l'or, qui acheta pour nous cette chaumière et qui ne nous demanda en échange que d'élever son enfant, et de ne jamais chercher à connaître le nom de sa mère. Eh bien! ce que Dieu fit pour nous, crois-tu qu'il ne le fera pas pour un de ses anges?.. L'enfant n'a rien à craindre, la foudre peut gronder au ciel, la guerre peut menacer son berceau... tes prières détourneront la foudre... ma poitrine couvrira la sienne!

LOUISETTE.

Bon Hermann! ah! que notre père eût été fier de toi!... mais si je tremble, ce n'est pas sans motifs... la guerre se rapproche de nous... Aujourd'hui même les soldats des armées alliées ont osé pénétrer jusque dans ce village... on a trouvé notre voisin Cormuloff attache au pied d'un arbre dans son jardin... il a déclaré que c'était un zouave et un Anglais qui l'avaient traité ainsi. Notre mystérieuse protectrice partage mes craintes, sans doute, car la dernière fois qu'elle est venue, j'ai remarqué son agitation, son inquiétude, ses embrassements entrecoupés de larmes...

HERMANN.

Écoute!... j'entends des pas précipités... les siens peut-être!..

LOUISETTE.

C'est elle !... (Louisette court vers la porte qu'elle ouvre, Charlotte paraît sur le seuil, pâle, haletante, les cheveux et les vêtements en désordre. On voit qu'elle est épuisée par une longue course.)

SCÈNE II.

Les mêmes, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, écoutant.

Ils ont perdu ma trace... plus rien... je suis sauvée!...

LOUISETTE.

Mon Dieu, qu'avez-vous, Madame?

HERMANN.

Asseyez-vous.

CHARLOTTE.

Merci... ce n'est rien!... (A part.) Qui donc me suivait ainsi? (Haut.) Je suis un peu... hors d'haleine, j'ai couru... vous savez... la nuit on a des frayeurs ridicules... (A Louisette.) Mon fils?...

LOUISETTE, désignant le berceau.

Le voici, Madame... il dort.

CHARLOTTE, penchée sur le berceau.

Cher... cher trésor de ma vie!... Ah! tu ne sauras jamais combien de pleurs ont baigné ton jeune et frais visage!... (S'essuyant les yeux.) Folle que je suis!... voilà une grosse larme qui vient de tomber sur sa joue... il va se reveiller!... Ah! je veux la sécher sous mes baisers!...

LOUISETTE.

Madame, ces émotions vous tueront!

CHARLOTTE.

C'est ma vie au contraire, c'est ma force, c'est mon soutien! il y a longtemps que je serais morte, si je n'avais pas mon enfant!... Tu ne comprends pas cela, Louisette, mais tu seras mère, un jour, et tu sauras alors ce qu'il y a de félicités enivrantes dans l'amour maternel!... Quand le passé revient à mon souvenir avec son cortége de douleurs et de regrets, quand le présent m'étouffe sous son étreinte de fer, alors j'accours dans cette chaumière où vibre et palpite tout ce qui reste de vivant en moi! je contemple avec ivresse ce front charmant que n'ont point encore effleuré les soucis de la vie, ces lèvres vermeilles où se dessine un caressant sourire, ces yeux azurés où se reflète le ciel, et je me dis : Qu'importe le passé! qu'importe le présent! je suis mère, et voici mon enfant!

HERMANN.

Du sang!... vous êtes blessée?...

CHARLOTTE.

Non... je ne sais...

HERMANN.

C'est la trace d'une balle, j'en suis sûr! quelques lignes plus près, et vous étiez morte, Madame!...

CHARLOTTE.

Eh bien! oui... on a tiré sur moi...

LOUISETTE.

Oh! mon Dieu! comment cela est-il arrivé?

CHARLOTTE.

Je suivais les bords de la rivière, comme d'habitude, pour atteindre plus rapidement ce village, lorsque de loin, j'aperçus dans l'ombre une colonne russe qui se dirigeait silencieusement de mon côté, je fis un détour pour l'éviter... je franchis imprudemment la rivière sur un pont à demi ruiné, et je me trouvai tout à coup au milieu des lignes ennemies... Une vive fusillade retentit à peu de distance... et bientôt les Français furent maîtres du pont, mon unique passage pour rejoindre ce village. Que faire? quel parti prendre? Je me cachai dans un ravin et j'attendis. Les voix des soldats arrivaient jusqu'à moi; la sonorité de la nuit devint même si grande, à un certain moment, que de l'endroit où j'étais cachée, je pus entendre l'histoire de ce fantôme qui, au dire des Français, revient toutes les nuits dans leur camp; alors, poussée par une de ces impulsions auxquelles on s'abandonne aveuglément, sûre d'ailleurs d'être protégée par...

LOUISETTE.

Par qui, Madame?...

CHARLOTTE, se reprenant.

Par la Providence!... oui... par la Providence... Je me montrai tout à coup aux zouaves étonnée, et, profitant de la stupeur causée par mon apparition inattendue, je gravis le pont sans obstacle... Mais les Français firent un mouvement en avant, sans doute, car derrière moi la fusillade éclata de nouveau... et une balle perdue vint m'atteindre.

HERMANN, prenant Louisette par la main.

Madame, nous sommes deux pauvres orphelins que vous avez sauvés, nous ne vous demandons pas à connaître vos secrets; mais nous vous disons : Tandis que la sœur veillera sur votre enfant, permettez au frère de veiller sur vous. Laissez-le vous accompagner aussi dans votre périlleux voyage... le dévouement est aveugle, la reconnaissance est discrète... Je ne verrai rien, Madame, je ne dirai rien... mais j'aurai peut-être le bonheur de mourir pour vous!

CHARLOTTE, émue.

Chers amis! c'est la main de Dieu qui vous a placés sur mon chemin au moment où je cherchais ce qu'il est si difficile de trouver ici-bas : la discrétion, le dévouement!... Vous avez depuis six mois vu mes craintes, mes joies, mes angoisses, sans jamais m'adresser une question... sans oser même m'interroger du regard... vous avez veillé sur ce petit être avec une sollicitude de tous les instants, de toutes les minutes, vous l'avez entouré de plus de soins que je ne l'eusse fait moi-même... la femme vous remercie, la mère vous bénit, Dieu seul vous récompensera!

LOUISETTE.

Oh! Madame! Madame! que vous êtes bonne! et que vous méritez d'être aimée de tous ceux qui vous connaissent!

CHARLOTTE, à part.

Aimée!... j'ai cru l'être autrefois...

LOUISETTE.

Mais, Madame, vous avez la fièvre, votre main est brûlante. Au nom du ciel! prenez quelques instants de repos!...

CHARLOTTE.

Je me reposerai, Louisette, quand mon fils sera en sûreté... Demain, aujourd'hui peut-être, les boulets peuvent renverser ces murs, les bombes peuvent incendier cette chaumière... il faut fuir!.. (A elle-même.) Pardonnez-moi, mon Dieu! dans mon amour égoïste, je ne voulais pas me priver du seul bonheur qui me restât... j'éloignais sous mille prétextes l'instant de la séparation... mais cet instant est venu... je n'aurai plus la joie suprême d'embrasser mon enfant, mais il vivra!.. loin de moi... perdu à jamais peut-être... mais il vivra!.. C'est pour le sauver que je suis venue... Mes amis... un serviteur fidèle et dévoué vous conduira loin de ces lieux... Voyons, voyons, qu'allons-nous faire?.. où allez-vous emporter cette âme de mon âme?.. ou allez-vous cacher ce trésor?. Tenez!.. voici de l'or, prenez... dites-moi ce que vous en ferez!.. vous voyez bien que cette pensée de le quitter me rend folle! vous voyez bien que mes larmes m'étouffent et que je n'ai plus ni force ni courage!

LOUISETTE.

Madame, nous prendrons l'enfant dans nos bras, nous partirons... et, lorsque nous aurons trouvé un asile plus sûr que ce village, Hermann reviendra vous instruire du lieu de notre retraite.

CHARLOTTE.

Bonne Louisette! n'allez pas trop loin... laissez-moi encore une espérance... Peu à peu, je m'habituerai à cette séparation... et puis, je saurai l'enfant avec vous deux, je serai tranquille... vous en aurez bien soin, n'est-ce pas?.. Louisette, tu le couvriras de ta mante... tu l'envelopperas bien... les nuits sont si froides!.. (S'agenouillant près du berceau.) Pauvre cher enfant!.. tu es né dans les larmes, tu dors au bruit des batailles (A part.) et tu mourras peut-être sans avoir reçu un baiser de ton père!.. (Écoutant.) Ah! du bruit!... c'est Yvan, sans doute... (Reculant épouvantée.) Mon père!

HERMANN ET LOUISETTE.

Son père!

SCÈNE III.

Les mêmes, DE BRUCKINE, quelques soldats, puis YVAN.

DE BRUCKINE, sur le seuil, à part.

Yvan ne m'avait pas trompé! (Haut à Charlotte.) Vous ici, ma fille!.. à cette heure de la nuit!.. C'est une illusion! c'est un rêve!...

CHARLOTTE, à part.

Que lui dire?

DE BRUCKINE.

M'expliquerez-vous ce que cela signifie? quel est cet enfant sur lequel vous étiez penchée?..

LOUISETTE, *vivement.*

Cet enfant... c'est le mien, Monseigneur.

DE BRUCKINE.

Ah !.. (*Regardant Hermann.*) et voici son père, sans doute ?

HERMANN.

Oui, Monseigneur !

CHARLOTTE, *bas à Louisette.*

Merci ! merci !..

DE BRUCKINE, *à Charlotte.*

M'expliquerez-vous le motif si pressant qui vous a fait quitter la maison à mon insu... malgré les dangers d'un pareil voyage... malgré l'inquiétude que votre absence pouvait causer à votre tante...

CHARLOTTE, *hésitant.*

Mon Dieu, mon père, le motif est bien simple... mon cœur saigne en voyant les misères que la guerre sème autour de nous... Il n'est pas en votre pouvoir, je le sais, de les empêcher, mais il est de mon devoir de les soulager... Il y a quelques mois j'ai rencontré ces pauvres gens dans les rues de la ville... ils imploraient la charité pour leur petit enfant sans abri, sans asile... j'ai été touchée de pitié, je l'avoue... je leur ai donné un peu d'or pour acheter cette masure, et je leur ai promis de venir leur rendre une visite. . si je vous l'eusse dit, vous m'eussiez empêché d'accomplir ma promesse... voilà pourquoi je suis partie seule, la nuit... j'ai été imprudente... mais vous voilà, je n'ai plus rien à craindre.

DE BRUCKINE, *avec doute.*

A la bonne heure !.. tout s'explique !... Convenez pourtant, ma fille, que voilà une conduite bien étrange !..

CHARLOTTE.

C'est vrai... mon père... j'en conviens...

DE BRUCKINE, *à Charlotte.*

Vous m'engagez votre parole que les choses sont bien ainsi que vous le dites ?

CHARLOTTE.

Ma parole ?..

DE BRUCKINE.

Oui !

CHARLOTTE.

Quoi !.. douter de moi... et devant des témoins ?..

DE BRUCKINE.

C'est juste... toute explication ici serait déplacée, veuillez me suivre... dans une heure nous serons au château, nous causerons plus longuement.

CHARLOTTE, *à part.*

Abandonner mon enfant... dans un pareil moment !..

DE BRUCKINE, *appelant.*

Yvan... (*Il lui parle bas. Yvan s'incline ; de Bruckine remonte au fond et donne quelques ordres.*)

CHARLOTTE.

Yvan !.. (*Bas et rapidement.*) C'est toi qui m'as trahie !

YVAN.

Moi !.. regardez ! (*Il entr'ouvre son habit et montre sa poitrine ensanglantée.*) Le maître m'a frappé... mais je n'ai rien avoué... je suis toujours prêt à mourir pour vous !

CHARLOTTE.

S'il en est ainsi, tu peux encore me sauver !

YVAN.

Comment ?

CHARLOTTE.

Écoute... tu le comprendras... (*A son père qui revient.*) Monsieur... promettez-moi que ces pauvres gens ne seront pas inquiétés... ils veulent partir, je crois, ils veulent quitter ce pays où ils ne sont plus en sûreté...

DE BRUCKINE.

Ah ! ne craignez rien, ma fille, pour vos protégés... nos soldats occupent ce village ... d'ailleurs... ils partiront quand bon leur semblera... je ferai plus, je leur donnerai une escorte si vous le désirez.

CHARLOTTE, *vivement.*

Non, non, c'est inutile... Yvan suffira... Hermann connaît le pays... ils quittent la Crimée, je crois.

HERMANN.

Oui, Madame, nous retournons en Allemagne, dans notre pays.

CHARLOTTE, *bas, désignant Yvan.*

Fiez-vous à cet homme... c'est un ami.

YVAN.

L'escorte est prête, Monseigneur.

DE BRUCKINE, *bas à Yvan.*

Tu m'as compris ?

YVAN, *bas.*

Oui, Monseigneur.

DE BRUCKINE, *à Charlotte.*

Venez, ma fille...

CHARLOTTE, *à part.*

Il ne se doute de rien ! (*Haut.*) Adieu, mes amis, que le Ciel vous protége. (*Bas à Yvan.*) Ne les quitte pas, Yvan. (*Elle sort en envoyant à la dérobée des baisers à son enfant.*) Adieu, adieu. .

HERMANN ET LOUISETTE, *la suivant jusqu'à la porte.*

Adieu, Madame. (*Elle sort. Ils l'accompagnent des yeux jusque sur la route ; pendant ce temps, Yvan, qui a tout observé avec la plus grande attention, appelle un des soldats qui sont restés au fond.*)

SCÈNE IV.

YVAN, HERMANN, LOUISETTE, SOLDATS RUSSES.

YVAN.

Péters ! . . . (*Le soldat s'approche.*) Ces jeunes gens vont revenir, qu'on les saisisse, qu'on les bâillonne, qu'on les entraîne. (*A part.*) Je n'en puis douter, cet enfant est le sien ; ce secret me rend maître de sa destinée... à moi d'agir maintenant ! (*Apercevant Hermann et Louisette.*) Eux d'abord ! (*Il fait un signe. Les soldats se jettent sur eux et les entraînent malgré leur cris ; allant au berceau.*) Si je n'écoutais que ma haine... (*Il lève le bras comme pour menacer et s'arrête immobile les yeux fixes sur la fenêtre où l'on aperçoit la tête de Galoubet qui regarde ce qui se passe.*)

SCÈNE V.

YVAN, GALOUBET, puis SIR EDMONDS et WALKER

GALOUBET, *du dehors.*

L'uniforme des incurables !... (*Appelant.*) Par ici, mon lieutenant !...

YVAN.

Un zouave !... Louis Robert !... elle l'attendait !... (*Il s'enfuit.*)

GALOUBET, *sautant par la fenêtre.*

Hé ! vous oubliez votre monnaie ! attendez donc les amis, au moins ! (*Il lui lâche un coup de fusil et le poursuit en courant.*)

SIR EDMONDS, *apparaissant à l'autre fenêtre.*

Oh ! je suis en retard ! c'est votre faute, milord, vous ne marchez pas !

WALKER, *montrant le ciel.*

Pluie !... (*On voit passer au fond des soldats russes en pleine déroute. Sir Edmonds s'élance à leur poursuite ; lord Walker ouvre lentement son parapluie et sort derrière lui. Les zouaves, arrivant en foule, se répandent dans la maison, furetant de tous côtés, s'emparant des meubles, des verres, des bouteilles et poussant des cris joyeux.*)

SCÈNE VI.

GABOULET, GRONDART, MAHOMET, LOUPIN, ZOUAVES, puis SIR EDMONDS, LORD WALKER et LOUIS.

GALOUBET, *sur la porte.*

Steeple-chase complet ! grande course de vitesse !... Prenez vos billets !... moins cher qu'au bureau !... razzia dans la cambuse... en avant les enfants ! (*Il entre à droite.*)

GRONDART.

Un saucisson !... une miche !

UN ZOUAVE.

Des verres ! des bouteilles !...

MAHOMET, *regardant les bouteilles.*

Vides !... (*Les jetant contre les murs.*) Au diable !

UN ZOUAVE, *remontant de la cave.*

En voici de toutes pleines...

LOUPIN, *revenant avec un tapis tout déchiré.*

Une descente de lit pour mon appartement.

GALOUBET, *coiffé d'un bonnet russe et le corps entouré d'une écharpe.*

Un costume de femme pour l'optique !... Tiens... une épinette !... en place pour la contredanse ! (*On entend le cri d'un enfant.*)

GALOUBET.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GRONDART.

Il y a des chats, ici ?

LOUPIN.

Des chats, ça me connaît !... laissez-moi faire !

GALOUBET, *découvrant le berceau.*

Un berceau ! un enfant !...

TOUS.

Un enfant !

LOUPIN.

Pauvre petit môme !... il est tout ahuri... il nous regarde avec de grands yeux !... N'aies pas peur... mon bibi !... on ne te fera pas de mal !... Regardez donc comme il est gentil !... Le v'là qui sourit... faites la risette à papa !... na !...

GRONDART.

Qu'est-ce que nous allons faire de ça ?

GALOUBET.

Pauvre petit !... ses parents l'ont abandonné... si nous le

laissons ici, il mourra de faim et de froid .. (Aux zouaves.) Chacals, une idée : si nous adoptions le moutard?

TOUS.

Oui, oui!

LOUPIN.

Il sera l'enfant du bataillon... chacun abandonnera un sou par semaine pour soigner son éducation... je m'inscris le premier sur la liste.

TOUS.

Et moi aussi! et moi aussi!

GALOUBET, tendant son bonnet.

Les bureaux sont ouverts!...

SIR EDMONDS, qui vient de rentrer et qui a entendu la fin de la scène.

Ho! c'est bien, cela! je souscris aussi, moi.

WALKER.

Wery-well! et moa, je soscrivai aussi!

GALOUBET.

Mais il faut lui donner un nom à ce *momard?*... il faut le baptiser?...

TOUS.

Oui, oui! le baptême! le baptême! (On apporte une table sur laquelle est le berceau de l'enfant; on le place au milieu du théâtre, tous les zouaves l'entourent.)

GALOUBET.

Ah çà! quel nom lui donnerons-nous?

SIR EDMONDS.

Le nom de notre dernière victoire.

LOUPIN.

Bonne idée!.. Petit, tu es baptisé : *Inkermann*... avec la France pour marraine! (Tous les zouaves étendent la main sur la tête de l'enfant.)

SIR EDMONDS, étendant la main.

Et le royaume britannique pour parrain.

WALKER.

Ho! yès!

TOUS, levant leurs verres sur l'enfant.

Vive Inkermann!

LOUPIN.

Maintenant, supposez que je suis une fée ornée de tous les agréments du sexe, et adressez-moi vos souhaits pour que je les lui transmette.

MANICOT, à l'enfant.

Je te souhaite un biberon inépuisable et des moustaches splendides!

LOUPIN.

Ça le gênerait pour têter. (On rit.)

GRONDART.

Je te souhaite le bâton de maréchal de France ou une belle mort sur le champ de bataille! (Signes d'approbation des zouaves.)

GALOUBET.

Et vous, père Mahomet?

MAHOMET, étendant la main sur la tête de l'enfant.

Du cœur!.. du cœur!.. du cœur!..

LOUPIN, l'imitant.

Atout! atout! atout! (Rire général.)

GALOUBET.

Moi, petit, je te souhaite cinquante mille livres de rentes!

SIR EDMONDS, s'avançant.

Et moi, je te les donne.

TOUS.

Hein?.. (On emporte la table et le berceau.)

SIR EDMONDS, aux zouaves.

Mes amis... je suis deux fois millionnaire...

WALKER.

Moa aussi!

SIR EDMONDS.

J'offre d'adopter l'enfant.

WALKER.

Moa aussi!

SIR EDMONDS.

Moi, tout seul, et de lui laisser la moitié de ma fortune...

WALKER.

Moa aussi!.. c'est-à-dire non... (A part.) Il ferait faire des sottises à moa!

GALOUBET, à part, regardant sir Edmonds.

Il a la rage de l'imitation, celui-là!

LOUPIN.

Dame! c'est plus avantageux pour le petit, ça. (A Walker.) N'est-ce pas, milord?

WALKER, à sir Edmonds.

Ho!.. vos povez pas disposer du fortionne à vos... et le pari de nos?

SIR EDMONDS, indigné.

Ho!

GALOUBET.

Qu'il puisse en disposer ou non... je refuse, moi... C'est moi qui ai trouvé l'enfant, et je le garde!..

SIR EDMONDS.

Ho! vous êtes égoïste!..

GALOUBET, avec humeur.

C'est comme ça!.. laissez-moi tranquille.

SIR EDMONDS.

Vous laisser tranquille, non... j'ai juré de faire tout ce que vous ferez!.. (A Walker.) N'est-ce pas, milord?

WALKER.

Yès!

GALOUBET.

Allez au diable!..

SIR EDMONDS, froidement.

Si vous allez, j'irai!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, à part.

Charlotte!.. c'était elle, j'en suis sûr! et elle m'échappe encore!

GALOUBET, à Louis qui entre.

Mon lieutenant, je vous fais juge de la question .. j'ai trouvé un enfant dans cette chaumière abandonnée...

LOUIS.

Un enfant!..

GALOUBET.

Je propose de l'adopter au nom du bataillon... Sir Edmonds veut nous l'enlever, sous le prétexte qu'il est riche... Est-ce juste?

LOUIS.

Cet enfant... où est-il?

GALOUBET.

Le voilà dans son berceau... comme un petit Jésus de cire!

SIR EDMONDS, à Louis.

Eh bien?

LOUIS.

Pardonnez-moi, sir Edmonds... mais quelque chose me dit là que cet enfant envoyé aux zouaves par la Providence doit rester avec nous... Dieu nous l'a donné, c'est à nous de le défendre et de le protéger!

TOUS.

Bravo! bravo!

GALOUBET.

Enfoncés tes millions!.. chacals... un bal chicard pour fêter l'adoption du moutard!

TOUS.

Ça y est! ça y est! la chanson du chacal!

LOUPIN.

La main aux dames!

GALOUBET, s'asseyant au piano.

Allez-y d'autor' et d'achur'!

SIR EDMONDS, tirant une flûte de sa poche.

Oh! je sais la chanson, je vais vous accompagner.

WALKER, le suivant.

Moa aussi... je accompagne vos... jusque-là.

LOUPIN, à Galoubet et à sir Edmonds.

J'attaque en *si*, grattez le *sol*, et soignez moi le *do!*

AIR nouveau de *M. Fossey.*

On prétend que l'chacal
Manque de politesse,
C'est pas vrai... C't' animal
Est un' petit' maîtresse :
Voyez! là-bas l'ennemi qui nous guette,
Et, casque en tête, a l'air de nous narguer...
Pour l' rend' poli ôtons lui sa casquette...
(Faisant le geste de tirer un coup de feu.)
J'ai bien l'honneur, Monsieur, d' vous saluer...
Le chacal (*bis.*)
Est au bal
Quand sous les boulets, la mitraille,
Polkant avec la mort, il raille
L'ennemi
Ébahi
Qui fuit devant lui.

GRONDARD.

Quand on est vis-à-vis
Pour la grand' contredanse
Et qu'il donn' son avis. .
Ça vaux mieux qu'on ne pense.

En vrai chacal, accroupi sur la terre,
Silencieux, et l'œil un peu partout,
Il rampe... il rampe... et gare au coup d' tonnerre!
(Tous les zouaves font le geste de mettre en joue.)
Voici l'enn'mi!.. Le chacal est debout!..
Le chacal, (*bis.*)

LOUPIN.

Troisième couplet.

SIR EDMONDS.

Stop! stop! monsieur Loupeur.

LOUPIN.

Comment, Loupeur! vous vous trompez, milord, Loupin!

SIR EDMONDS.

Yès! Loupin, je sais la chanson aussi... moi.

LOUPIN.

Vous la savez? alors, allez-y gaiement.

SIR EDMONDS.

Yès! gaiement.

SIR EDMONDS.

L'avant-deux s' fait gaîment...
(Donnant la main aux zouaves.)
Même la chaîne anglaise!...
Mais il faut voir comment
Le galop l' rend bien aise.
Regardez-le, quand on sonne la charge,
Courir au feu plus agil' qu'un lézard;
Son bal commence au bruit d'une décharge.
(Les zouaves imitent une décharge.)
Et son orchestre enfonc' celui d' Musard!
Le chacal, etc.

GALOUBET.

Galop général! (coups de feu au dehors.)

LOUIS, rentrant.

Retour offensif des Russes! aux armes!

TOUS.

Aux armes!

SIR EDMONDS, cherchant à couvrir l'enfant de son corps.

Ho! que je suis donc fâché de ne pas être plus gros! (Apercevant Walker, et l'attirant à lui.) Ho! milord, venez!

WALKER, riant.

God!.. je serve de gabionne, moa! (Il ouvre son parapluie et le place devant lui, tous les zouaves se mettent en embuscades aux portes et aux fenêtres, le rideau baisse sur un retour offensif des Russes.)

ACTE QUATRIÈME.

A Kamiesch.

L'intérieur du camp français; à gauche une petite maison formée de planches et ouverte du côté du public; à droite, le derrière d'un petit théâtre dont on aperçoit les coulisses et l'entrée des artistes. Une grande affiche à la main est collée près de la porte. On lit sur cette affiche: « Théatre des zouaves: Représentation au bénéfice d'un orphelin, *sans parents*, trouvé par les zouaves dans un village russe. *Louise ou la réparation*, vaudeville en deux actes de M. Scribe. On finira par *le Bal des Sauvages*, vaudeville en un acte, etc. »

SCÈNE PREMIÈRE.

GALOUBET, MANICOT, ZOUAVES, EUPHRASIE; LOUPIN, dans la coulisse.

(Au lever du rideau, des zouaves sont groupés dans différentes attitudes. — Les uns peignent des décors ou nettoient et disposent des meubles. Les autres étudient leurs rôles.

GALOUBET, sortant du théâtre. Il est en habit noir, il a un gilet blanc, des gants blancs; mais il a conservé sa large culotte de zouave qu'il a rétrécie à l'aide d'épingles et qu'il a enfouie dans de grandes bottes de gendarme.

Chaud! chaud! les enfants!.. la représentation va bientôt commencer et nous ne sommes pas prêts!..

MANICOT.

C'est la faute de Loupin, qui joue le rôle de la jeune première; il n'en finit pas de mettre sa tournure... il se ballonne! il se ballonne!.. il a l'air d'une gravure de modes.

EUPHRASIE.

C'est tout de même une gentille idée que vous avez eue là, monsieur Galoubet, de venir à Kamiesch, avec vos camarades, comme qui dirait entre deux coups de fusil, pour donner une représentation au bénéfice de ce pauvre petit trouvé sur le champ de bataille, et que vous m'avez confié pour que j'en prenne soin...

GALOUBET.

Tiens! c'est notre enfant!.. faut bien que ses papas pensent à lui. Nous vous tiendrons bon compte de vos peines, la petite mère. En attendant, laissez-moi repasser mon rôle.

LOUPIN, criant des coulisses.

Euphrasie! un jupon!

EUPHRASIE.

Encore! je n'en ai plus qu'un sur moi.

LOUPIN.

Il me le faut!

EUPHRASIE.

Par exemple!.. et moi donc!.. (Elle rentre.)

LOUPIN, de la coulisse.

C'est bon, on s'en passera.

SCÈNE II.

GALOUBET, MANICOT, ZOUAVES.

GRONDART, sortant du théâtre; il est vêtu en femme.

Suis-je bien?

GALOUBET.

Malheureux! tu as gardé tes moustaches!

GRONDART.

Eh bien?

GALOUBET.

Eh bien! mais, tu joues le rôle de madame Barneck, tu es une femme!

GRONDART.

Une femme âgée peut bien avoir des moustaches, il y en a... j'en ai vu... c'est même plus nature...

GALOUBET.

Oui... oui... à la rigueur ça peut passer... Ah çà! voyons, tout le monde est-il là?.. Je fais l'appel: madame Barneck?

GRONDART, salut militaire.

Présent!

GALOUBET.

Louise ou la Réparation, sa nièce?

LOUPIN, d'une voix de fausset, dans la coulisse.

Présente!

GALOUBET.

M. de Malzen?.. M. de Malzen?.. Eh bien! il n'y est pas, celui là?.. qu'est-ce qui joue M. de Malzen?

MANICOT, riant.

Mais, c'est vous, M. Sidi-Brahim!

GALOUBET.

Ah! c'est vrai, je suis le séducteur... réparé.

GRONDART.

Et je dis que tu en as crânement la tournure... est-il ficelé, hein? l'est-il? gants blancs, bottes vernies!

GALOUBET.

Ce sont celles du gendarme en faction, c'est commode parce que ça me permet de faire de ma culotte large une culotte collante. (Continuant l'appel.) Fritz?..

MANICOT.

Présent!

GALOUBET, appelant.

Sidler!

UN ZOUAVE.

Présent!

GALOUBET.

Complets! je vas voir où nous en sommes là-dedans. (Il entre à droite sur la scène. Les zouaves remontent au fond.)

SCÈNE III.

WALKER, SIR EDMONDS, JACK.

SIR EDMONDS, au dehors.

Si nous mettions pied à terre, milord? nous voici arrivés.

WALKER.

Mettons. (Ils descendent de cheval.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, LOUIS.

SIR EDMONDS.

Ah! monsieur Louis!..

LOUIS.

Sir Edmonds! lord Walker!..

WALKER.

Moa même, sir!

LOUIS.

Quel heureux hasard vous amène à Kamiesch? Ah! je devine: vous avez voulu assister comme nous à la représentation donnée par nos zouaves au bénéfice de leur enfant d'adoption... qui est aussi un peu le vôtre, sir Edmonds.

SIR EDMONDS.

Non, je suis venu pour une autre cause. (bas à Louis.) Pour miss Ophélia?

LOUIS.

Serait-elle ici?

SIR EDMONDS.

Lord Walker vient à Kamiesch pour assister au débarquement de sa pupille.

LOUIS.

Miss Ophélia en Crimée?...

SIR EDMONDS.

Elle a accompagné miss Nightingale et les dames de charité.. c'est un moyen ingénieux de se rapprocher de moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUPIN, habillé en femme, entrant une brochure à la main.

LOUPIN, à part.

Il me faut pourtant quelqu'un pour m'aider à repasser mon rôle...

WALKER, l'apercevant.

God! je croyé voir une ballonne!

LOUPIN, relevant sa robe.

C'est une invention à moi ça, milord, pas de crinoline, des cerceaux.

WALKER.

Des cerneaux?...

LOUPIN.

Non, non, des cerceaux de barique... avec ça on peut porter des sceaux d'eau... voyez-vous... je vais prendre un brevet d'invention.

WALKER.

Ho! yès! splendid!

LOUPIN, à part.

Tiens! mais il est bien aimable aujourd'hui, si j'osais... (A Walker.) milord, un petit service, je vous prie, quoique ce ne soit guère mon habitude d'en réclamer de vous.

WALKER.

Que vôlez vos?

LOUPIN.

Tenez ma brochure un moment. (Il lui tend le livret.)

WALKER.

Je tené.

LOUPIN.

C'est là... à la scène douze du second acte... je ne sais pas bien cet endroit-là; ça commence par *Ah!..* y êtes vous?

WALKER.

Je été... (On entend un coup de canon.)

SIR EDMONDS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAHOMET.

MAHOMET.

Le canon... navires d'Europe...

WALKER.

Ho! ce été mon pioupille!

SIR EDMONDS.

Miss Ophélia... venez, milord.

WALKER, à Loupin.

Je povê plous sofller vos... (Il lui rend sa brochure; à Mahomet.) Merci du bonne nouvelle!.. (Lui offrant une prise de tabac.) Usez-vous?

MAHOMET.

Oui.

WALKER.

Prenez.

MAHOMET, prisant.

Bon!

WALKER, achevant le mot.

Soir! (Il sort vivement. Mahomet rentre sur le petit théâtre.)

LOUPIN.

Quelle jolie conversation!.. instructive et variée!.. Ils se mettent deux pour dire un mot... ça me fait l'effet d'un sucre d'orge qu'on suce par les deux bouts à la fois! Avec tout cela, il me laisse en plan, moi... ah! le père Mahomet... (Il court après lui.)

SCÈNE VII.

LOUIS, LE MAJOR, QUATRE SOLDATS, conduisant YVAN.

LE MAJOR, à Louis.

Bonjour, lieutenant.

LOUIS.

Bonjour, major! quel bon vent vous a fait quitter le Clocheton pour Kamiesch?

LE MAJOR.

On nous a amené tantôt aux avant-postes un Russe, un transfuge qui a demandé à être conduit près de l'officier qui commandait l'expédition du village de Tchorgoun.

LOUIS.

C'est moi.

LE MAJOR.

Je le sais bien... Je savais également que je vous trouverais ici, et ma foi, comme c'était une occasion de vous serrer la main, je suis venu moi-même vous amener notre gaillard.

LOUIS.

Où est-il?

LE MAJOR, faisant avancer Yvan.

Le voici.

LOUIS, à Yvan.

Approche. (Au major.) Comme il me regarde!... (Haut.) Est-ce que tu me connais?

YVAN.

Je ne vous connais pas.

LOUIS.

Alors, que veux-tu de moi?

YVAN.

Permettez-moi de vous adresser une question.

LOUIS.

Une question?... Parle.

YVAN.

C'est bien vous qui commandiez la compagnie de zouaves qui a pénétré, il y a huit jours, dans le village de Tchorgoun?

LOUIS.

Oui.

YVAN.

Vous avez trouvé un enfant dans une chaumière abandonnée?

LOUIS.

C'est vrai... eh bien!... cet enfant?

YVAN.

C'est le mien... A l'arrivée des troupes françaises, j'avais pris la fuite... Que voulez-vous? la frayeur m'avait ôté ma raison, mon courage: lorsque, honteux de ma faiblesse, je revins au village, vous l'aviez quitté, vous... mais l'enfant n'y était plus.

LOUIS.

Son enfant!... (A part.) Moi qui espérais que cet homme venait me parler d'elle!

LE MAJOR, à Yvan.

Ainsi tu te prétends le père de l'enfant trouvé par les zouaves?

YVAN.

Oui, mon officier.

LOUIS.

Tu viens le réclamer?

YVAN.

Je viens le réclamer.

LE MAJOR.

Tu te nommes?

YVAN.

Hermann.

LE MAJOR.

C'est bien... suis-moi.

YVAN.

Vous allez me le rendre?

LE MAJOR.

Pas encore.

YVAN.

Où me conduisez-vous?

LE MAJOR.

Près du général... Lui seul peut apprécier tes assertions et décider de ton sort... Lieutenant, m'accompagnez-vous? Cela me paraît utile.

LOUIS.

Je suis à vous, major. (A part.) Pauvre enfant!... je commençais à m'y attacher, moi!... (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

GALOUBET, LOUPIN, GRONDART, puis CHAUDOUX et EUPHRASIE.

GALOUBET.

Dites-donc, vous autres, vous ne savez pas... j'ai le trac... j'ai peur...

LOUPIN.

Peur de quoi?

GALOUBET.

Peur d'être sifflé.

GRONDART.

Quel mal ça fait-il?

GALOUBET.

Eh bien! il est bon là, le sergent... ça gêne.

GRONDART.

D'ailleurs, il s'agit d'une bonne action.

LOUPIN.

On ne siffle pas ça chez nous.

GALOUBET.

Possible... mais j'ai peur... Il faut boire... Depuis ce matin je ne fais que ça... (Appelant.) Chaudoux!

CHAUDOUX, de l'intérieur de la maison.

Voilà!

GALOUBET.

Du chenu et du raide!... Nous avons le temps; on ne commencera pas avant l'arrivée du général.

LOUPIN, à Chaudoux.

Qu'est-ce que tu tiens là?

CHAUDOUX. Il a un tablier de cuisine et tient un poêlon à la main et deux bouteilles sous les bras.

C'est la nourriture du petit... Je me suis fait nourrice pour plaire à Euphrasi.

EUPHRASIE, de la maison.

Chaudoux?

CHAUDOUX.

C'est sa voix!... quel timbre!... Je la croyais sortie... elle sera rentrée par l'autre porte...

EUPHRASIE.

La bouillie est-elle prête?

CHAUDOUX.

Encore un petit moment pour faire gratiner!...

LOUPIN, montrant Chaudoux.

Comme c'est dressé!... hein?... C'est dommage qu'il ne rapporte pas!

EUPHRASIE.

Le petit a faim!

CHAUDOUX.

Il a faim! eh bien! donnez-le moi, ce pauvre bibi, je vais lui faire prendre l'air... ça lui fera prendre patience. (Il amène l'enfant par la main.)

TOUS, voulant l'embrasser.

Notre petit Inkermann!.. à moi! à moi! (L'enfant a un petit costume de zouave.)

GALOUBET.

Doucement donc, vous allez l'étouffer...

LOUPIN.

Est-il gentil! hein?

CHAUDOUX.

Vous savez la bonne nouvelle? nous allons partir, Euphrasie et moi; elle me permet de l'accompagner; ô bonheur!... quitter cet affreux pays... Revoir la France!

GRONDART.

Partir!... comment tu veux partir au moment du branle-bas?

CHAUDOUX.

Ça me fend le cœur... mais il le faut... l'honneur l'exige...

LOUPIN.

L'honneur!

CHAUDOUX.

Oui; je suis le seul individu mâle qu'on puisse en ce moment détacher sans inconvénient de l'armée... j'accompagnerai Euphrasie... je protégerai l'enfant.

GALOUBET.

Comment! on veut nous enlever notre adopté! l'enfant du bataillon, notre petit Inkermann!... Pourquoi?

CHAUDOUX.

Parce que monsieur Louis, qui l'adore, ce moutard, a peur pour lui de ce que vous appelez le branle-bas... Il nous donne une jolie somme pour nous établir en Tourraine, pour élever l'enfant.

EUPHRASIE, appelant.

Chaudoux!

CHAUDOUX, courant.

Voilà! voilà! (A l'enfant.) Dis adieu à ces Messieurs, mon bibi.

L'ENFANT, se frottant les yeux.

Dodo! (Ils sortent.)

TOUS.

Est-il gentil! est-il gentil!

GALOUBET.

Il a raison, le lieutenant... Ce n'est pas ici la place des faibles ou des poltrons.. Pourtant ça me fait de la peine de le voir partir ce joli petit môme... Ah! c'est bête... à boire!

LOUPIN.

Prends garde! tu t'allumes trop, mon vieux, tu ne pourras plus jouer ton rôle.

GALOUBET, un peu ivre.

Qu'est-ce que ça me fait... je remplacerai le dialogue par une pantomime vive et animée... A boire!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VOYAGEURS, passant au fond avec des bagages, DES FEMMES, puis LORD WALKER, OPHÉLIA, SIR EDMONDS, JACK.

GRONDART.

Ah! voilà les nouveaux débarqués!...

LOUPIN.

Du beaux sexe!

GALOUBET.

Des femmes!...

WALKER, à Jack.

Porté le paquett... et vous miss, disé adiou à sir Edmonds.

SIR EDMONDS.

Ho! toujours aussi sévère, milord... Regardez miss Ophélia, ses yeux sont plus doux que les vôtres... ils sont plus jolis aussi!... Eh bien! au nom de ces yeux charmants je vous demande grâce, milord, et je vous dis : J'ai eu tort d'avoir un certain jour plus d'esprit que vous... Cela ne m'arrivera plus... Je renonce à la tribune... Vous parlerez tout seul, et vous aurez toujours raison... Si vous voulez me fermer la bouche avec cette jolie petite main-là!

WALKER, faisant passer sa nièce de l'autre côté.

Schoking!...

GALOUBET, à part.

Il l'aime!

OPHÉLIA, bas.

Mon oncle!

SIR EDMONDS, de même.

Milord!

WALKER, avec volubilité.

Non... je avais juré... et je voulais pas manquer à mon serment... Je voulais pas donner ma nièce à un homme qui avait fait de moi le risée de toute le Angleterre... parce que je avais juré : Goddam!

LOUPIN, aux zouaves.

Le robinet est ouvert.

SIR EDMONDS, souriant.

Oh! vous aviez juré aussi de ne jamais parler longtemps, et vous avez manqué à votre serment.

WALKER, furieux.

Oh!!

GALOUBET, aux zouaves.

Je tiens mon idée... je vas lui souffler sa princesse!

LOUPIN.

Galoubet! que veux-tu faire? (Les zouaves entourent Galoubet et cherchent à le calmer.)

SIR EDMONDS.

Milord, pour la dernière fois, je vous supplie...

WALKER, avec force.

Non!... je ne donnerai le consentement de moa qu'après la mort de moa!

SIR EDMONDS.

Oh! ce sera malheureusement bien long, milord!

WALKER.

God!.. (A sa nièce.) Venez, miss.

OPHÉLIA, tristement.

Adieu, sir Edmonds! (En s'éloignant, miss Ophélia laisse tomber le bouquet qu'elle tenait à la main.)

GALOUBET, s'arrachant des mains de Loupin et de Mahomet.

Je l'embrasserai que je vous dis!..

SIR EDMONDS, l'arrêtant.

Oh!.. prenez garde, mon bon ami; vous allez commettre une lâcheté, et je ne vous imiterai pas, cette fois!..

GALOUBET.

Est-ce une leçon que vous prétendez me donner?

SIR EDMONDS.

Peut-être.

GALOUBET.

Je n'en reçois pas... j'en donne!..

GRONDART.

Galoubet, tu sais bien que le duel est sévèrement défendu... D'ailleurs, tu as eu tort; n'est-ce pas, Loupin?

LOUPIN.

Oui, oui!

GALOUBET, tout à fait ivre.

J'ai tort?..

TOUS.

Oui! oui!

GRONDART, à sir Edmonds.

Milord, au nom du 2e bataillon, je vous prie de pardonner cette insulte... Ta main, Galoubet!

GALOUBET.

Par exemple!

GRONDARD.

La vôtre... milord... que tout soit oublié.

GALOUBET, bas, à sir Edmonds.

Nous nous reverrons.

SIR EDMONDS, de même.

Quand vous voudrez.

GALOUBET.

Demain matin, à onze heures, au ravin de Malakoff.

SIR EDMONDS.

J'y serai.

LOUPIN.

Galoubet, c'est à toi... on va commencer, viens. (A part.) Je vais le lancer sur la scène comme une bombe, ce sera drôle; viens! viens! (Il l'entraîne du côté du théâtre pour lui faire monter les marches.)

LOUPIN, aux zouaves.

Oh! hisse!.. oh! hisse!.. oh! hisse!.. (A la troisième fois, ils poussent Galoubet qui disparaît. — On entend au dehors un grand bruit de rires et d'applaudissements.)

EUPHRASIE, sortant de sa maison.

On va commencer... (A Chaudoux.) Garde le petit, Chaudoux, je vais voir le spectacle.

CHAUDOUX.

Sapristi! je voudrais pourtant bien voir un bout de la pièce; ils doivent être si drôles, ces farceurs-là... si quelqu'un pouvait me rendre le service de me remplacer?

SIR EDMONDS.

Oh! je garderai l'enfant, moi... je veillerai sur lui.

CHAUDOUX.

Merci, milord! merci!.. (Il sort rapidement.)

SCÈNE X.

SIR EDMONDS, seul, tirant un bouquet de son sein.

Le bouquot de miss Ophélia!.. il me semble qu'elle a laissé quelque chose de son âme sur ces chères petites fleurs! Elles ne me quitteront plus... (Le portant à ses lèvres.) Oh! je me suis piqué! (Souriant.) Eh bien! le souvenir sera complet : la fleur c'est miss Ophélia..., l'épine c'est lord Walker. (Il entre dans le cabaret. — Des hommes et des femmes traversent la scène pour se rendre au théâtre. — La nuit vient par degrés.)

SCÈNE XI.

CHARLOTTE, FRITZ BUTTLER.

BUTTLER, entrant avec précaution.

Il n'y a personne... Venez, venez!.. (Charlotte paraît. — Elle est vêtue en paysanne tatare et s'avance en regardant de tous côtés. — Indiquant la maison.) C'est là!

CHARLOTTE, avec émotion.

Là?

BUTTLER.

Hâtez-vous.., on peut venir... on peut découvrir votre déguisement... et alors... je serais perdu.

CHARLOTTE.

Je n'ai plus besoin de toi... (Lui donnant de l'or.) Voilà ce que je t'ai promis... Maintenant, j'accomplirai seule ma tâche... va-t'en!..

BUTTLER.

Je ne demande pas mieux. (Il sort rapidement.)

VOIX, au dehors.

Bravo! bravo!

CHARLOTTE, écoutant.

Du bruit... qu'y a-t-il là?.. (Lisant.) « Représention au bénéfice d'un orphelin, trouvé par les zouaves dans un village russe. » Ah! plus de doute! (Voyant sir Edmonds, qui s'est assis en travers de la porte.) Quelqu'un! mais, je ne me trompe pas... c'est sir Edmonds... Ah! je vais... On vient! attendons qu'il soit seul! (Elle se cache.)

SCÈNE XII.

SIR EDMONDS, CHARLOTTE, cachée; puis LE MAJOR et YVAN.

LE MAJOR, entrant avec Yvan et se dirigeant vers la maison d'Euphrasie.

Sir Edmonds!.. Ah çà! que faites-vous donc là?

SIR EDMONDS.

Vous voyez! je suis en sentinelle pour garder le petit garçon.

CHARLOTTE, apercevant Yvan.

Yvan!..

LE MAJOR, à sir Edmonds.

Eh bien! sir Edmonds, votre faction est terminée, laissez passer cet homme. (Il montre Yvan.) Il vient chercher l'enfant.

YVAN, entrant dans la maison.

Enfin!

CHARLOTTE, à part.

Où va-t-il donc?

SIR EDMONDS, au major.

Oh! vous donnez l'enfant à ce vilain Monsieur?

LE MAJOR.

C'est son père.

SIR EDMONDS.

C'est fâcheux... pour l'enfant.

LE MAJOR.

Le général l'a fait confronter avec d'autres Russes, transfuges comme lui, ou prisonniers... nul ne le connaissait... Dans le doute le général n'a pas cru devoir prendre sur lui de priver un enfant des soins de son père.

SIR EDMONDS.

Ho!.. monsieur Robert doit être fâché, fâché!

LE MAJOR.

Si fâché qu'il a mieux aimé s'en aller que d'assister à la restitution du pauvre petit.

SIR EDMONDS.

Je comprends ce sentiment. A revoir, monsieur le major.

LE MAJOR.

A revoir, sir Edmonds! (Le major s'éloigne.)

SCÈNE XIII.

SIR EDMONDS, CHARLOTTE, puis YVAN et L'ENFANT.

(L'enfant n'a plus son costume de zouave, il est vêtu d'une petite robe blanche.)

CHARLOTTE, à part.

Que disaient-ils?.. que se passe-t-il maintenant? Je tremble!

YVAN, entrant avec l'enfant dans ses bras.

Ah! je le tiens donc! (A sir Edmonds.) Merci, milord, j'emporte mon enfant.

CHARLOTTE, se plaçant devant lui.

Que veux-tu donc faire de cet enfant, Yvan?

YVAN, reculant.

Elle! elle!

SIR EDMONDS.

Oh! mademoiselle de Bruckine!.. sous ce costume?..

YVAN, bas.

Silence! je viens le réclamer pour vous le rendre.

CHARLOTTE.

Tu mens!.. tu veux le livrer à mon père... ou plutôt tu veux le tuer!

YVAN.

Plus bas! voulez-vous donc vous déshonorer aux yeux de cet homme!

CHARLOTTE, élevant la voix.

Que m'importe!.. je suis mère... mon premier devoir est de sauver mon enfant... je te le disputerai, Yvan, dussé-je avouer ma honte devant tous!

YVAN.

On ne vous croira pas... cet enfant m'appartient, et j'ai le droit...

CHARLOTTE, poussant un cri.

Rends-moi mon enfant!..

YVAN, la repoussant.

Arrière! je ne vous connais pas!

SIR EDMONDS, le prenant au collet.

Rendez le petit garçon tout de suite! ou je boxe vous, moi!

YVAN, levant un poignard.

Je le tuerai plutôt!

CHARLOTTE, poussant un cri.

Ah! (Yvan veut frapper l'enfant. Sir Edmonds arrête le bras de l'esclave. Charlotte profite de cet instant pour saisir l'enfant et se sauver à l'autre bout du théâtre. Les zouaves arrivent en foule.)

SCÈNE XIV.

Les mêmes, GRONDART, GALOUBET, LOUPIN, costumés de zouaves, ZOUAVES.

GALOUBET ET LES ZOUAVES.

Qu'y a-t-il?

YVAN.

Il y a que cette femme veut me voler mon enfant!

CHARLOTTE.

Lâche! lâche! lâche!

GALOUBET.

Voler notre enfant!

TOUS.

A bas, la voleuse d'enfants!... à bas!

CHARLOTTE.

Moi! moi!.. ah! ah! les fous! les insensés! regardez, re-

gardez-moi ; ai-je l'air d'une voleuse d'enfants?... Puisque tu m'y contrains, Yvan, j'accepte la honte publique, éclatante; mais je veux en échange ce bien que tu prétends me ravir. (Aux zouaves.) Voyons, vous qu'on dit braves et généreux, quel est celui d'entre vous qui viendra frapper une femme sans défense? car pour m'arracher cet enfant, il faudra me tuer, moi, sa mère!...

TOUS.

Sa mère!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Charlotte?

CHARLOTTE, allant à lui.

Louis!.. défendez-moi, protégez-moi!

YVAN, à part.

Louis Robert!.. ah! je sais ce qui me reste à faire. (Il se glisse avec précaution dans la maison d'Euphrasie.)

LOUIS, aux zouaves.

Allez! je réponds de cette femme... retirez-vous. (A sir Edmonds.) Laissez-moi seul avec elle, je vous en prie!

CHARLOTTE, cherchant Yvan qui a disparu.

L'esclave! qu'on surveille l'esclave!

GALOUBET.

L'esclave? qui ça? ah! le faux père.. tiens! il a filé!

SIR EDMONDS.

Il ne peut pas être loin... je propose de lui donner une chasse...

LOUPIN.

Fameuse idée!... en chasse!

TOUS

En chasse! en chasse!

SCÈNE XVI.

LOUIS, CHARLOTTE.

LOUIS.

Vous!... Ici!...

CHARLOTTE.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Louis, on m'a volé mon enfant... on veut me le voler encore... c'est pour le ravoir que j'ai quitté la maison de mon père... que j'ai abandonné la tombe à peine refermée de ma pauvre tante, que j'ai franchi l'enceinte de ce camp où je pouvais trouver aussi la mort.

LOUIS.

Vous l'aimez donc bien?

CHARLOTTE.

Si je l'aime! il demande si j'aime mon fils!... c'est le gage chéri d'un passé qui fit le bonheur et le tourment de ma vie... Ah! vous pouvez douter de ma parole... vous pouvez m'accuser de parjure; mais vous ne pouvez pas, vous, douter de cet amour!...

LOUIS.

Assez! assez! vous ne voyez donc pas que vos paroles font naître dans mon cœur des transports de haine et de jalousie!

CHARLOTTE.

Pourquoi?

LOUIS.

Parce que cet enfant est le fils de l'homme dont vous portez le nom, parce qu'il est la preuve vivante de votre trahison!

CHARLOTTE.

Mais... que me dites-vous là!... vous ne savez donc pas?... vous n'avez donc pas reçu mes lettres?...

LOUIS.

Quelles lettres?

CHARLOTTE.

Ah! je cherchais une preuve qui me permît de croire à sa sincérité, je n'en ai plus besoin puisqu'il ignore que cet enfant est le sien!

LOUIS.

Le mien! (Contemplant l'enfant.) Mon fils!... quelle douceur ineffable dans ces deux mots!... ainsi cette voix secrète qui me poussait vers lui ne me trompait donc pas... c'était le cri de mon cœur! ah! il me semble que la chaîne brisée de mon existence se renoue et que je me retrouve, comme il y a quatre ans, l'amant bienheureux de la plus belle et de la plus adorée des femmes!

CHARLOTTE.

Louis, ne te hâte pas d'être heureux. Tu comprends bien que je ne peux rester ici.

LOUIS, la serrant sur son cœur.

Te laisser partir! te perdre encore!... jamais! (A ce moment on aperçoit Yvan dans l'intérieur de la cabane. Il écarte le rideau de la fenêtre et fait un mouvement de rage en voyant Charlotte dans les bras de Louis.)

CHARLOTTE.

Louis, une mère peut braver la honte pour sauver son enfant; mais une fille ne peut pas déshonorer le nom de son père pour suivre son amant.

LOUIS.

La honte! mais en restant ici, tu deviens ma femme et nul n'osera te manquer de respect... Si tu hésites encore, regarde ton fils... sa vue triomphera de tes irrésolutions... son sourire te dictera ton devoir!

CHARLOTTE, avec un cri.

Louis!... mon enfant!... jamais!... non, jamais je n'aurai la force de vous quitter! et cependant si je reste ici, ne sera-ce pas te compromettre, te perdre même dans l'esprit de tes chefs?

LOUIS.

Rassure-toi; mon général me connaît et m'estime... il me croira quand je lui dirai qui tu es et quel motif t'a conduite ici... Je vais tout lui apprendre... Tu m'aimes!... j'ai besoin de sentir ta main dans la mienne, d'entendre ta voix, de plonger mes regards éblouis dans tes yeux pour croire à la réalité!... Oh! laisse-moi te contempler... Tu es belle!... plus belle encore que lorsque je t'ai quittée!... Cela me semblait impossible, et pourtant c'est vrai, j'en suis sûr, puisque je te vois, puisque je t'admire, comme on admire, la joie dans le cœur, des larmes dans les yeux, un chef-d'œuvre de Dieu! (Montrant la cabane d'Euphrasie.) Entre là... je reviens!... cette fois aucun danger ne te menace, ni lui non plus. (Embrassant Charlotte.) Je t'aime! je t'aime! (Il sort.)

CHARLOTTE, seule.

Si je suis coupable devant les hommes, vous me pardonnerez, Seigneur, (Montrant son enfant.) car voici mon excuse devant vous. (Elle entre dans la cabane.)

SCÈNE XVII.

GALOUBET, GRONDART, LOUPIN, ZOUAVES.

GALOUBET, jetant son fusil.

Tonnerre! pas de chance au gibier. Dame Blanche, ou faux père, tout nous glisse dans les doigts.

GRONDART.

Oui, mais tout finit par se retrouver.

GALOUBET.

Ainsi soit-il! sergent. C'est égal, je suis dégrisé. (Un coup de feu. Tous vont au-devant de Jack qui arrive du fond, en boitant.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JACK, LORD WALKER.

JACK.

Oh! goddam! god! oh! la! la! la!

LOUPIN.

Qu'est-ce qui te prend donc, Jockmann?

JACK.

Milord Walker avé fait la chasse, et il avé touché moa, là... dans le gras!

WALKER, entrant, le fusil à la main.

Oh! glorious! splendid!

GALOUBET.

Qu'y a-t-il, notre allié?

WALKER.

Je avé tiré sur le fougitif, et je avé attrapé lui.

GALOUBET.

Oh! elle est bonne celle-là!

LOUPIN.

Il y a erreur, milord, c'est votre jockey que vous avez attrapé au bas des reins!

WALKER, furieux, à Jack.

Oh! vos été un maladroit!

GALOUBET.

Et il le gronde, par-dessus le marché!

LOUPIN.

Au fait, pourquoi va-t-il se mettre sous le plomb de milord... il est certain que si milord l'avait visé, il l'aurait manqué. Le Jockmann est un maladroit! (Walker serre gravement la main de Loupin.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LOUIS.

GALOUBET, à Louis qui entre.

Mains nettes, mon lieutenant, le Russe a filé.

LOUIS.

Je n'ai pas la force de m'attrister beaucoup de ce contretemps, mes amis, quand je le mets en regard du bonheur qui m'arrive.

GALOUBET.

Un bonheur à vous, mon lieutenant, chacun parmi nous s'en réjouit d'avance.

TOUS.

Oui! oui!

GRONDART.

Et ce bonheur, lieutenant?

LOUIS, en passant.

C'est de pouvoir garder auprès de moi, jusqu'au moment où elle pourra partir pour la France, celle que je vais bientôt vous présenter comme ma femme.

TOUS.

La femme du lieutenant!.. Vive la femme du lieutenant!

LOUIS, sortant de la maison.

Charlotte! où est Charlotte?... elle n'est plus là...

GALOUBET.

Hein! (Il entre dans la maison.)

LOUPIN.

Et l'enfant?

LOUIS.

Disparu comme elle! (On entend la retraite au lointain.)

TOUS.

Disparu!

GALOUBET, reparaissant.

Enlevés tous les deux!... mille tonnerres!

LOUPIN.

Je parierais que c'est encore un tour de ce Russe!

LOUIS, tombant accablé sur une chaise.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

EUPHRASIE, pleurant.

Pauvre enfant! pauvre père!... tu pleures, Chaudoux?

CHAUDOUX, pleurant plus fort.

Pauvre Chaudoux!... tu ne pars plus pour la France! (Le bruit des tambours se rapproche. Le rideau baisse.)

Cinquième acte. — Sixième tableau.

Même décor qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DE BRUCKINE, LE PRINCE MIKHAIL, CHARLOTTE.

(Charlotte, vêtue de deuil, debout auprès d'un fauteuil. — Mikhaïl et de Bruckine sont assis à droite.

DE BRUCKINE, à Mikhaïl.

Prince Mikhaïl, vous venez d'apprendre comment mon fidèle Yvan a pu s'introduire dans le camp français et ramener ici la mère et l'enfant. Vous avez été témoin de la honte, prince, je veux que vous soyez témoin de l'expiation. Vous avez cru peut-être que je pardonnais à celle qui m'a apporté cette honte? détrompez-vous... j'ai revendiqué mes droits de père, parce qu'au père seul appartient de juger et de punir la coupable.

MIKHAÏL, se levant.

Punir! quelle punition pouvez-vous infliger à celle qui ne fut peut-être qu'imprudente et faible?.. à celle qui pleure bien amèrement la faute qu'elle a commise?

DE BRUCKINE.

Quelle punition?.. Vous allez le savoir.

MIKHAÏL.

Pour moi, c'est avec douleur que je renonce aujourd'hui au rêve le plus doux de ma vie, mais j'y renonce sans colère et sans amertume... Votre fille ne m'a jamais trompé... ses yeux ne m'avaient rien promis... sa bouche ne m'avait fait aucun serment... elle en aimait un autre... sans doute il était plus digne que moi de son amour... Cette tyrannie de sentiments, ces unions projetées sans l'aveu de celle qu'on veut donner, portent toujours malheur!.. Je n'ai point à accuser, je n'ai point à maudire... et vous, son père, vous devez pardonner!.. (Il fait un mouvement pour sortir.)

DE BRUCKINE, se levant.

Pardonner?.. Restez, prince, et soyez témoin... (Mikhaïl va à Charlotte et la fait asseoir dans le fauteuil.) Je suis calme, vous le voyez... je ne suis pas un père irrité... je suis un juge!...

CHARLOTTE.

Alors, prononcez ma sentence... et quoique vous décidiez, mon père, j'obéirai!

DE BRUCKINE.

Tout à l'heure... (A Mikhaïl.) J'avais une fille que j'aimais avec toute la faiblesse d'un cœur de père!..

CHARLOTTE, émue.

C'est vrai!.. Ah! je vous aime aussi, moi!

DE BRUCKINE.

J'étais injuste envers mes autres enfants.. envers mes deux fils... qui sont dignes de moi, ceux-là, et qui tout à l'heure, sont partis en me serrant la main et en me disant adieu... d'un ton qui m'a fait comprendre que cet adieu devait être le dernier!

CHARLOTTE.

Mes frères!.. ô mon Dieu! qui donc leur a appris?

DE BRUCKINE.

Cette fille a profité de ma faiblesse pour tromper ma surveillance... elle a oublié l'exemple de sa mère!.. elle a déshonoré mon nom!.. elle l'a livré à la risée des camps... elle a couru, mère éhontée, à la recherche de son enfant... Elle a outragé à la fois les saintes lois de la pudeur et celles de la famille. Nos codes n'ont pas prévu ces crimes monstrueux, ils sont muets; mais, plus haut qu'eux, parle la voix de l'honneur!.. et cette voix me crie: La coupable doit mourir... elle mourra!

MIKHAÏL, vivement.

Que dites-vous?.. j'ai mal entendu sans doute?.. Quoi! vous voulez tuer votre fille!.. mais, vous ne savez pas même si elle est coupable ou si elle n'est que victime? Avez-vous entendu sa justification? l'avez-vous interrogée?

DE BRUCKINE.

Vous voyez bien qu'elle ne répond rien... Oh! je la connais!.. c'est volontairement qu'elle s'est donnée... c'est volontairement qu'elle s'est perdue!.. la faiblesse n'est jamais entrée dans cette âme!.. Mais, elle sait que, moi aussi, j'ai le cœur ferme, la volonté inflexible et qu'elle est bien irrévocablement condamnée!

MIKHAÏL.

Condamnée!.. Voyons, quelques sentiments humains vibrent encore en vous!.. vos fils!.. oui... vos fils, n'est-ce pas?.. Eh bien, que leur direz-vous, à vos deux enfants, lorsqu'ils reviendront après le combat s'asseoir à votre foyer vide? vous-même étoufferez-vous en un instant l'amour que depuis vingt ans vous avez pour elle? Non!.. votre cœur saignant regrettera amèrement le sacrifice barbare fait à votre honneur!...Vous chercherez alors, autour de vous cette douce figure qui vous délassait par un sourire de vos travaux et de vos chagrins, et vous ne trouverez que des visages attristés, dont les larmes vous reprocheront éternellement le meurtre d'une sœur!... Au nom de vos fils, mes amis, mes frères d'armes, je vous demande sa grâce!.. Au nom de vos fils, je vous dis: Un père ne peut se montrer plus sévère qu'un juge, et, si j'étais son juge, moi, je pardonnerais!

DE BRUCKINE, ébranlé.

Mes fils!

SCÈNE II.

LES MÊMES, YVAN.

YVAN, présentant une lettre à de Bruckine.

Pour vous, Monseigneur. (Il sort.)

DE BRUCKINE, examinant la lettre.

Ce cachet noir... cette lettre!.. Ah! mes pressentiments! (Il lit. — Son visage exprime la plus profonde douleur. Il chancelle un instant; mais il se remet aussitôt, et, repoussant l'appui que lui offrait Charlotte, il lui tend la lettre sans prononcer une parole. — Charlotte lit à son tour, ses genoux fléchissent. Elle tombe en pleurant aux pieds de son père.)

DE BRUCKINE, sourdement.

Lisez!

CHARLOTTE, d'une voix brisée, lisant.

« Père... Nous allons mourir... si le déshonneur est entré dans notre maison, il s'arrêtera peut-être devant nos deux tombes... nous y descendrons sans avoir eu à rougir! Écoutez notre dernier vœu... ne soyez pas inflexible... rappelez-vous que la coupable est votre fille et que nous l'aimions ardemment et saintement!..» (Baisant la lettre.) O mes frères! mes frères!

DE BRUCKINE.

Continuez!

CHARLOTTE, lisant.

« Quand vous recevrez cette lettre... nous aurons cessé de vivre... adieu! père!.. pardonnez-nous aussi, à nous, qui n'avons pas eu la force de lutter contre le déshonneur! »

DE BRUCKINE, sourdement.

Et ils sont morts! ils ont été chercher sur le champ de bataille une mort glorieuse... (Allant à Mikhaïl et lui donnant la lettre.) mais volontaire... et je suis maintenant seul au monde... (A Charlotte.) car vous comprenez bien, n'est-ce pas, que vous ne pouvez vivre couverte du sang de vos deux frères!..

CHARLOTTE, se relevant.

Mon père... vous êtes plus malheureux que moi... vous m'avez condamnée... Je ne me plains pas... je ne pleure plus... voyez, mes yeux sont secs, ma main ne tremble pas... je dois

mourir... soit! — Mais si vous êtes inflexible pour la coupable, du moins soyez juste pour l'innocent!..

DE BRUCKINE.

Que voulez-vous dire?

CHARLOTTE, allant à la porte de droite qu'elle ouvre.

Il y a là, dans ce berceau, une pauvre petite créature qui ne connaîtra jamais les caresses de sa mère... qui ne verra jamais le visage de son père... quand je ne serai plus là. Qu'une main généreuse écarte de son berceau les dangers et la misère... que cette main soit la vôtre, mon père!

DE BRUCKINE.

La mienne?

CHARLOTTE.

Oh! promettez-moi... que vous ne lui direz jamais que sa mère fut coupable... promettez-moi, si vous prononcez mon nom devant lui, de ne pas lui apprendre à maudire ce nom... qu'il puisse le balbutier sans rougir de honte... qu'il garde mon souvenir comme celui d'une pauvre femme qui entoura son berceau d'affection et d'amour et qui est morte avant d'avoir reçu son premier baiser!.. ce n'est pas ma vie que je vous demande... c'est un peu de pitié pour un pauvre petit orphelin!..

DE BRUCKINE.

Non!.. je ne puis... vos frères sont morts... c'est leur voix qui me crie d'être sans pitié!

MIKHAÏL, ouvrant la lettre et lisant les dernières lignes.

Leur voix, écoutez-là... voici ce qu'elle vous dit : (Lisant.) « Ne soyez pas inflexible... rappelez-vous que la coupable est votre fille et que nous l'aimions ardemment et saintement! »

DE BRUCKINE, se laissant tomber dans le fauteuil.

C'est vrai! c'est vrai!

MIKHAÏL, allant à la porte de droite.

Regardez cet enfant! regardez-le, et, en le voyant vous sourire, vous pardonnerez à sa mère!...

CHARLOTTE.

Mon père... je suis coupable, moi... mais lui, quel mal a-t-il fait? regardez-le, mon père!.. ce visage innocent et pur ne désarmera-t-il pas votre colère?.. ce regard candide ne fera-t-il pas descendre la miséricorde dans votre cœur?.. c'est un ange du Seigneur!... voyez! ses petits bras qui se tendent instinctivement vers vous semblent vous demander protection et pardon!.. je puis mourir sans regret, sans larmes, sans désespoir!.. si vous pardonnez à mon enfant! Ah! vous êtes attendri... vous pleurez! (Mikhaïl la relève et la pousse doucement vers de Bruckine.)

DE BRUCKINE, lui tendant les bras.

Ma fille!

CHARLOTTE, s'y précipitant.

Ah!... ainsi vous me pardonnez?

DE BRUCKINE.

Oui... tu m'as vaincu..

CHARLOTTE, avec joie.

Je vais porter à mon enfant le pardon et le baiser de mon père! (Elle entre à droite.)

MIKHAÏL, à de Bruckine qui prend son épée.

Où allez-vous?

DE BRUCKINE, à Mikhaïl.

Où je vais... vous l'avez voulu, prince... mais vous, vous ne savez pas ce que vous avez fait...

MIKHAÏL.

Que voulez-vous dire?

DE BRUCKINE.

Qu'il fallait immoler la coupable à mon honneur, ou bien immoler cet honneur lui-même en la laissant vivre.

MIKHAÏL.

Eh bien?

DE BRUCKINE, d'une voix sourde.

Eh bien... Charlotte vivra.

MIKHAÏL.

Mais vous?

DE BRUCKINE.

Elle vivra.

CHARLOTTE, s'élançant sur la scène.

Ah! je vous comprends, mon père!.. vous voulez mourir!

DE BRUCKINE, détournant la tête.

J'ai pardonné!...

CHARLOTTE.

Reprenez votre pardon, mon père, si je dois l'acheter à ce prix!... Mikhaïl, joignez-vous à moi, vous voyez bien que mon père ne m'écoute pas, qu'il détourne la tête!...

DE BRUCKINE, à Mikhaïl.

Mon fils!... ah! laissez-moi vous donner ce nom... laissez-moi croire un instant que mes deux fils ne sont pas morts tout entiers et qu'une parcelle de leur âme revit en vous! mon fils!... je vous confie la sainte mission de soutenir dans le chemin de la vie cette pauvre âme égarée... de protéger l'orphelin... de veiller sur tous les deux!

MIKHAÏL.

Oh! je le jure!... mais...

CHARLOTTE.

Mon père, vous me déchirez le cœur!... mieux vaut mille fois votre colère, vos menaces, votre malédiction, que cette douloureuse tendresse!... ne sortez pas ainsi, car si vous franchissez le seuil de cette porte... oh! j'en suis sûre, je ne vous reverrai plus!... (On entend le canon.)

DE BRUCKINE.

Écoute! cette voix de bronze, plus inflexible encore que celle de ma conscience, me dit que l'heure est venue de songer à la patrie... la patrie! famille plus grande, plus sacrée que celle du foyer!... Devant cette douleur immense de notre mère commune qui voit ses membres déchirés, son sang couler à flots, ses fils frappés jusque dans ses bras, nos misérables douleurs privées disparaissent, comme disparaît la nuit devant la splendeur du soleil!... Notre cœur épuré par la douleur, grandit à la hauteur de notre tâche!... nous succomberons peut-être, mais nous succomberons glorieusement! (Nouveaux coups de canon.) Oui... je t'entends! je t'entends! O patrie! et je vais mourir pour toi!

CHARLOTTE, poussant un cri.

Mon père!

DE BRUCKINE, sur le seuil.

J'ai pardonné... adieu! (Il sort.)

CHARLOTTE.

Suivez-le, prince... veillez... Oh! veillez sur lui!...

MIKHAÏL.

Je ne puis vous promettre qu'une chose... c'est de mourir en le défendant.... adieu, adieu! (Il sort.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule.

Mon Dieu! que faire? que devenir?... Louis... non!... je ne veux pas, je ne dois pas songer à lui .. dans un pareil moment ce serait un crime!... cet amour est impie... Dieu le réprouve... les hommes le condamnent!

SCÈNE III.

CHARLOTTE, LOUIS.

(Une petite porte s'ouvre. — Louis paraît sur le seuil. Il est enveloppé dans une longue capote russe qu'il jette en entrant.)

LOUIS.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Qui m'appelle? (Se retournant et reconnaissant Louis.) Louis Robert, ici!... malheureux! qu'y viens-tu faire?

LOUIS.

Je viens te sauver... Sir Edmonds, avait vu l'esclave t'emportant avec notre enfant, au galop d'un cheval tatare... muni de ces renseignements, je suis parti...

CHARLOTTE.

Après? après?

LOUIS.

A l'entrée de ce village, j'ai été surpris, désarmé, garrotté... et sans l'intervention de ce même esclave...

CHARLOTTE.

Yvan!...

LOUIS.

Sans lui j'allais périr... il m'a réclamé au nom du général, son maître.

CHARLOTTE.

Sauvé par Yvan!... lui!... lui qui, caché dans la cabane où tu m'avais fait entrer, m'a contrainte à le suivre en me disant : Si vous poussez un cri, si vous dites un mot, votre enfant est mort! Lui! c'est impossible!... achève!...

LOUIS.

Il m'a amené ici.

CHARLOTTE.

Ici! auprès de moi! et c'est Yvan qui t'a conduit!... ah! tu es perdu!

LOUIS.

Il veut me livrer à ton père, sans doute... je suis prêt.

CHARLOTTE.

Mon père est parti, et on ne lui a pas parlé de toi.

LOUIS.

Qu'est-ce donc?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas. Je ne devine rien... mes idées sont bouleversées... mais, je sens, à cet instinct de malheur qui ne trompe pas, je sens à l'angoisse de mon cœur, que quelque chose de terrible se trame en ce moment!... Oh! ces esclaves! quand ils cessent de ramper aux pieds de leurs maîtres, c'est pour faire

un bond de tigres jusqu'à leur tête... je les connais mieux que toi... il faut fuir!

LOUIS.

Fuir! allons donc!

CHARLOTTE.

Il faut fuir!.. Oh! je sais bien qu'on ne propose pas cela à un officier!.. mais ce n'est pas le fer d'un loyal ennemi qu'il s'agit d'éviter en ce moment, c'est le poignard d'un assassin... il n'y a pas de bravoure à se laisser égorger.

LOUIS.

Ne me parles plus de fuir, c'est m'outrager! quoi! mon fils, ma femme, sont auprès de moi, et je les abandonnerais!.. Ah! Charlotte! mais si on te proposait cela à toi, une femme, tu ne voudrais pas accepter!

CHARLOTTE.

Moi!.. il ne s'agit pas de moi!.. D'ailleurs, je n'ai plus rien à craindre, mon père m'a pardonné!.. mais toi, toi!

LOUIS.

Non, je ne fuirai pas. (On entend le canon.) Mon Dieu!

CHARLOTTE.

Louis, entends-tu!.. Si mes prières ne peuvent rien sur toi... si tu refuses de m'obéir, obéis du moins à ton devoir de soldat... va-t'en!

LOUIS.

Ils se battent là-bas!.. et je ne suis pas avec eux!

CHARLOTTE.

Et tu es libre! ou du moins tu peux tenter de l'être .. et, pouvant cela, tu resterais?.. mais, sais-tu bien que ce serait déserter ton drapeau?

LOUIS.

C'est toi qui parles ainsi!.. toi! dont je vais peut-être trouver le père en face de moi dans les rangs ennemis!

CHARLOTTE.

C'est horrible!.. mais, c'est le devoir... mon père fait le sien, lui.

LOUIS.

Oui... oui... adieu, Charlotte!.. adieu... embrasse mon fils pour moi!.. adieu!

SCÈNE IV.

Les mêmes, YVAN.

YVAN, paraissant sur le seuil, une épée nue à la main.

Tu ne sortiras pas!

CHARLOTTE.

Ah!.. j'en étais sûre!.. Louis!.. (Elle couvre Louis de son corps.)

LOUIS, à Charlotte.

Laisse-moi! laisse-moi!

YVAN.

Tu vas mourir!

LOUIS.

Pourquoi donc ne m'as-tu pas frappé tout à l'heure?

YVAN.

Parce que je voulais qu'elle te vît mourir.

CHARLOTTE.

Mais que t'ai-je donc fait, Yvan?

YVAN.

Ce que vous m'avez fait? vous l'aimez.

CHARLOTTE.

Oui, je l'aime.

YVAN, avec éclat.

Et moi, je suis jaloux.

CHARLOTTE.

Toi!

LOUIS.

Misérable!

YVAN.

Ah!.. cela vous étonne, n'est-ce pas?.. un esclave, oser lever les yeux sur la fille de son seigneur... Pourtant j'ai un cœur pour aimer ou pour haïr, j'ai des yeux pour voir et pour admirer... mais je suis un esclave... il faut étouffer mon cœur, il faut éteindre mes yeux... Eh bien! non... c'est vous qui m'avez fait comprendre, en prêchant devant moi les bienfaits de la liberté, qu'un esclave était un homme et qu'il pouvait aimer.

LOUIS.

Assez! assez!

YVAN, avec force.

Qui donc commande ici? qui donc est le maître?

LOUIS.

Oh!

YVAN.

Oui, je vous aime... Depuis quatre ans je vous épie dans l'ombre... Je vous pousse vers l'abîme où vous êtes tombée... je ne pouvais m'élever jusqu'à vous, je vous ai fait descendre jusqu'à moi... Il y a quatre ans, Louis Robert pouvait devenir votre époux... je l'ai dénoncé à la police russe, et on l'a expulsé de l'empire... Votre tante m'avait deviné, et pouvait d'un mot m'arracher mon masque... J'ai tué votre tante. Je me suis frappé moi-même pour vous laisser croire à ma fidélité. Vos frères pouvaient ignorer toujours votre honte, je la leur ai révélée, et vos frères sont morts! Votre père avait besoin d'un guide pour vous surprendre au village de Tchorgoun... c'est moi qui l'ai conduit, et votre père va mourir!.. Enfin, votre amant vous restait, et votre amant va mourir devant vous et près du berceau de son fils.

LOUIS.

Misérable! donne-moi donc une arme pour me défendre...

YVAN.

Allons donc! est-ce qu'un esclave se bat!.. il tue!.. Ce que je veux, c'est elle!.. Je veux qu'après ta mort elle m'appartienne tout entière!.. J'ai brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre, afin que nos fiançailles fussent sans témoins et sans obstacles.

LOUIS, poussant un cri.

Charlotte!

CHARLOTTE, calme.

Ne crains rien... je serai morte avant toi.

YVAN, à Louis.

Je devine ta pensée... tu veux fuir!.. tu n'y parviendras pas... et je vais te tuer... vois-tu, sans pitié, sans merci.

LOUIS.

Oh! une arme! une arme!

CHARLOTTE, qui s'est approchée d'Yvan pendant qu'il fermait la porte, lui arrachant son sabre et le remettant aux mains de Louis.

En voici une!.. défends-toi, maintenant!

LOUIS, poussant un cri.

Ah! passage!... passage!... ou je te cloue à cette porte!

YVAN.

Je ne mourrai pas sans vengeance, du moins... regarde!

CHARLOTTE, poussant un cri.

L'incendie!... dans la chambre de notre enfant!... ah!... (Elle s'élance à travers les flammes.)

LOUIS.

Charlotte! (A Yvan.) Misérable!... à ton tour tu vas mourir!

YVAN.

Peut-être!... il me reste mon poignard! (Il se jette sur Louis. La lutte s'engage; Yvan, frappé, tombe sur un genou, mais Louis ne peut se délivrer des étreintes convulsives de l'esclave. Enfin, il le terrasse au moment où Charlotte, les vêtements à demi brulés, reparaît avec l'enfant dans ses bras.)

CHARLOTTE, embrassant son enfant.

Vivant! il est vivant!

LOUIS, regardant Yvan étendu à ses pieds.

Mort! mais cette maison va s'écrouler... viens! viens! (Il entraîne Charlotte et son enfant. — Changement à vue.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un ravin près de Malakoff.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALOUBET, SIR EDMONDS, LOUPIN, WALKER.

GALOUBET, entrant le premier.

Allons, milord, nous n'avons pas un instant à perdre... on peut venir... fais le guet, Loupin... il s'agit d'un bout de conversation entre milord et moi.

LOUPIN.

Vous y tenez donc?

GALOUBET.

Oui.

WALKER, désignant sir Edmonds.

Yès! il tené!

LOUPIN.

Deux mulets bretons... inutile de dépenser ses fleurs de rhétorique... (Leur présentant deux épées croisées.) Allez-y.

GALOUBET.

En garde, milord.

SIR EDMONDS.

Je vous attends! (Ils se mettent en garde et croisent le fer.)

SCÈNE II.

Les mêmes, LOUIS.

LOUIS, se jetant entre eux.

Insensés! vous voulez verser votre sang quand l'ennemi est là! à deux pas de vous!... vous allez vous égorger tout en

vous estimant... Pendant des siècles vos pères ont fait ainsi, et c'est au moment où leurs mains désarmées se sont serrées dans une cordiale étreinte, où vos deux patries réunies n'en forment plus qu'une, où le même drapeau flotte sur vos têtes, où les mêmes travaux, les mêmes dangers, les mêmes victoires vous ont rendus frères, c'est ce moment même que vous choisissez pour un combat sacrilége!... Mais ne savez-vous donc pas qu'en un pareil moment le sang répandu dans un duel est un vol fait à votre pays, une lâcheté aux yeux d'un soldat!

SIR EDMONDS.

Louis!

GALOUBET.

Mon lieutenant!...

LOUIS.

Oui, un crime!... ah! si vous êtes si las de vivre, que votre mort serve du moins la cause commune! Le silence solennel qui règne en cet instant dans les camps alliés, ne vous dit-il rien? C'est le silence précurseur de la bataille... nous touchons à la minute suprême désignée pour l'assaut!.. là... est l'ennemi!... celui de nous qui l'abordera le premier, celui qui le premier tentera de planter notre drapeau sur ces murs orgueilleux, est presque certain d'y trouver la mort!... Eh bien! voilà le duel que je vous propose, duel glorieux avec les balles et les boulets!... Voyons! qui de vous l'acceptera?

GALOUBET.

Moi!

SIR EDMONDS.

Moi!

LOUIS.

Ah! je vous retrouve enfin! venez! venez!

GALOUBET.

En avant, milord, en avant! (Coups de canon au dehors. Ils sortent vivement, — Changement à vue.)

HUITIÈME TABLEAU.

La tour Malakoff.

(Les Russes placés sur le haut du rempart font feu sur les premières colonnes d'assaut qui sont repoussées. On entend le cri: En avant les zouaves! et l'on voit déboucher de la gauche le deuxième bataillon à la tête duquel marchent Loupin et Galoubet; sir Edmonds et lord Walker les accompagnent. — Des tirailleurs de Vincennes ont formé près du mur une espèce d'escalier avec leurs fusils croisés. D'autres ont dressé une échelle.)

TOUS.

A l'assaut! à l'assaut! (Galoubet et sir Edmonds s'élancent les premiers. Galoubet, à l'aide des fusils croisés, atteint le sommet du rempart au même temps que sir Edmonds qui est monté à l'échelle suivi de lord Walker.)

GALOUBET.

Manche à manche, milord... à la belle!

SIR EDMONDS.

Yès! (Ils disparaissent tous les deux de l'autre côté du mur. — Le mouvement d'assaut continue, puis tout à coup le cri: Une sortie! se fait entendre. Les zouaves se replient et se forment en carré. — Épisode de combat. Loupin, après s'être battu contre six soldats russes, est blessé et renversé. On lui passe un lasso autour du cou et on se dispose à l'entraîner, quand Grondard, d'un coup de fusil, tue le Russe. Loupin, dégagé, se relève et entonne la charge sur son clairon. — Assaut général. La tour est prise et occupée par les Français. A ce moment, le rideau de fumée qui masquait le fond s'enlève. — On aperçoit la ville de Sébastopol en flammes. — Roulement de tambours.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUPIN, GALOUBET, SIR EDMONDS, WALKER, LOUIS, ZOUAVES, SOLDATS, OFFICIERS DE TOUTES ARMES.

LOUPIN, ramassant un objet à terre.

Valet de carreau! mon bézigue est complet! (Galoubet, portant dans ses bras sir Edmonds blessé, s'avance et vient tomber au milieu du théâtre.)

LOUIS, à Galoubet.

Galoubet!.. blessé!

GALOUBET.

Ce n'est rien, lieutenant.

SIR EDMONDS, se soulevant.

Oui... blessé... en me sauvant la vie...

LOUIS, à Walker.

Lord Walker... je suis bien sûr que la prompte guérison de sir Edmonds dépend de vous.

GALOUBET.

Oh! oui, s'il voulait...

WALKER, prenant la main de sir Edmonds.

Eh bien!.. je volé... sir Edmonds guérissé, et je donné à vos miss Ophelia.

SIR EDMONDS, avec émotion.

Oh! milord!.. Lieutenant.. monsieur Galoubet, vous êtes un brave homme, voulez-vous être mon ami?

GALOUBET.

De grand cœur, milord.

SIR EDMONDS.

Oh! mais, amis à la vie, à la mort?

GALOUBET, lui serrant la main.

A la vie! à la mort!

LOUPIN, criant.

Vivent les alliés! vive la France!

TOUS.

Victoire! vive l'Empereur! (Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent.)

NOTA. — S'adresser, pour la mise en scène, à M. CABOT, régisseur général, et pour la musique, à M. FOSSEY, chef d'orchestre au théâtre de la Gaîté.

FIN.



LE JOUR DU FROTTEUR

SCÈNES DE LA VIE DE MÉNAGE,

PAR MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET HIPPOLYTE RIMBAUT

REPRÉSENTÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 13 SEPTEMBRE 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARCASSIN	MM. Hoster.	MADAME MARCASSIN	Mmes Neuville.
DUCHAUSSON	Dupuelle.	HUBERTINE	Amélie.
VEAUBOULÉ	Jules Pacra.	BARBOUILLETTE	Audbivrau.
LARBOUILLAT	Félix Villet.		

La scène se passe à Paris chez Marcassin.

La mise en scène et les indications sont prises de la gauche du public. — Tous les changements sont indiqués par des renvois.

AVIS. — Des imitations d'ouvrages dramatiques anciens et nouveaux se représentant depuis quelques années, sur les théâtres de Paris, les auteurs de : Le Jour du Frotteur sont décidés à poursuivre avec la plus grande rigueur toute copie de leur pièce, soit comme idée, soit comme détails originaux, en vertu de la loi du 19 juillet 1793.

Le théâtre représente un salon parqueté. — Ameublement bourgeois. Un piano, portes latérales, portes au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBOUILLETTE, seule, mettant les chaises les unes sur les autres et fredonnant.

Petits oiseaux, mangez sur ma fenêtre...

(Parlé.) Aïe !.. je me suis pincé le pouce... suis-je bête, aussi... je me donne un mal !.. Comme si nous n'allions pas avoir un frotteur... (Fredonnant.)

De ce pain noir que vous offre ma main.

(Parlé.) Et un pays !.. et un amoureux ! (Refredonnant.)

Mangez-en bien aujourd'hui, car peut-être...

(Parlé.) Et en v'là un qui en tient !.. ma foi... moi aussi... Dame !.. il est bel homme... il a au moins cinq pieds un pouce.. et des dessous de pieds... le dimanche... ça flatte une femme ! va-t-il être content de venir exercer ici, ce cher Larbouillat !.. Pourvu que son logeur lui ait bien remis ma lettre... j'ai t'y eu du mal à la composer hier... j'en ai manqué ma gibelotte ! et j'ai glissé la pareille à M. Marcassin... tiens... ça allait... et j'savais pas quoi écrire... pour lui demander que Larbouillat... Nous verrons si m'sieu Marcassin s'ra assez bon maître. (Elle tire bruyamment une table pour dégager le salon.) Allons donc... toi... cette satanée table..

MARCASSIN *, entr'ouvrant la porte de sa chambre, et montrant sa tête coiffée de nuit.

Pchitt donc ! Barbouillette... est-il possible de faire un vacarme pareil... mon épouse est réveillée... que le diable vous enlève ! (Il disparaît.)

BARBOUILLETTE.

Merci... M'sieu !.. (A elle-même.) Quel joli coco !.. l'amour en madras !

SCÈNE II.

BARBOUILLETTE, MARCASSIN, en robe de chambre.

MARCASSIN, sortant avec précaution.

Pchuuuut... Olga re...cueille quelques pavots.

* Barbouillette, Marcassin.

BARBOUILLETTE.

Comment, M'sieu... vous ne vous êtes pas recouché?..

MARCASSIN.

Oh! que non pas!... Barbouillette... loin de là!..

BARBOUILLETTE.

C'est si bon, le matin?

MARCASSIN.

Chacun u sa manière de voir, Barbouillette... chacun u ses petites raisons! moi, qui te parle, j'en ai plusieurs... la première .. mais non... je passe à la seconde...

BARBOUILLETTE.

Et la seconde?

MARCASSIN.

C'est toi... bouton de rose, de nos campagnes...

BARBOUILLETTE.

Eh! M'sieu... dites donc... là-bas... vous me tutaillez.. *

MARCASSIN.

Accidentellement, Barbouillette, c'est possible!.. le fait n'est pas erroné!..

BARBOUILLETTE.

J'crois bien... et toujours quand Madame n'est pas là...

MARCASSIN.

Quand la froide étiquette ne paralyse pas mes opinions avancées, Barbouillette... je me plais à te traiter comme tu le mérites... Barbouillette traitée, comme elle le mérite!.. sur le pied de l'égalité...

BARBOUILLETTE.

Air du Paria et le Village.

Comment! sur l' pied de l'égalité?..
A moins que Monsieur ne s'explique,
N' sommes-nous pas en vérité
Lui l' maître, et moi, la domestique?

MARCASSIN.

Oui, mais ce maître-là pourrait
Devenir sans trop de faiblesse
Ton domestique... il ne faudrait
Etre pour ça que sa maîtresse...
Rien de plus simple; il ne faudrait
Etre pour ça que sa maîtresse.

BARBOUILLETTE.

Ah bien! par exemple!

MARCASSIN.

Tais-toi, grosse méchante...

BARBOUILLETTE.

Voyons... il s'agit pas d' ça... avez-vous lu...

MARCASSIN.

Ton poulet... au moment où j'allais le dévorer, ma femme a débouché sur moi... et je l'ai caché vivement dans ma tabatière.

BARBOUILLETTE, *surprise.*

Vot' femme!...

MARCASSIN.

Ton poulet... dont, jusqu'à présent, je n'ai pas eu le loisir de pratiquer l'autopsie... (*Il prend sa tabatière.*) Mais maintenant je vais... (*Il se fouille.*) Allons bon, j'ai oublié mes lunettes...

BARBOUILLETTE.

Attendez, M'sieu, j'vas vous lire ça, moi. (*Elle prend la lettre et lit.*) « Monsieur et ami ..

MARCASSIN, *appuyant sur le mot.*

Ami!.. doux titre!..

BARBOUILLETTE, *lisant.*

« Je souhaite nous entendre à nous deuces et à l'umiable...

MARCASSIN, *à part et surpris.*

A l'amiable!.. elle a quelque littérature!..

BARBOUILLETTE, *lisant.*

« Au sujet du frottage, dont auquel, vu la constitution de mon sexe, il me faut quelqu'un à ma place, pour que je reste à la mienne, et que je vous prouve comme quoi mon cœur n'est pas ingrat. »

MARCASSIN.

Tu serais reconnaissante!..

BARBOUILLETTE.

Dame! c'est-y pas naturel...

MARCASSIN, *passionnément.*

Barbouillette!

BARBOUILLETTE.

M'sieu?..

MARCASSIN.

Nini... laisse-moi t'appeler Nini... (*criant.*) Barbouillette!

BARBOUILLETTE.

Oh! n' faites donc pas des yeux comme ça... ça va vous faire mal... voyons... hein... est-ce convenu?..

MARCASSIN.

Minute, mon bon lapin... je ne règne pas seul sous ces lambris!.. Je tiens le sceptre par un bout... mais l'autre bout? Madame Marcassin y a quelques prétentions... quelques droits! et, tu comprends, mon bon lapin...

BARBOUILLETTE.

J' comprends qu'une chose, moi... c'est que l' frottage ne m'a vaut rien...

MARCASSIN.

Enfin... ça ne te va pas ..

BARBOUILLETTE

Ça m'abîme, Monsieur...

MARCASSIN.

Pauvre ange!.. je ne veux pas que tu perdes tes bonnes petites joues... ne crains rien, pour ta petite constitution... mais je suis obligé de biaiser...

BARBOUILLETTE.

Eh ben, biaisons,.. Ah! mais, dites donc, c'est-il pas quéque chose de mal, ça?

MARCASSIN, *à part.*

Que sa bêtise est pleine de charmes!.. (*Haut.*) Écoute bien ton petit maître, fille naïve... et bornée...un frotteur aux frais du ménage, mon épouse n'entendrait pas de cette oreille!..

BARBOUILLETTE.

Si vous croyez que je vais toucher à mon boursicot...!

MARCASSIN.

Non... ne touche pas à ton boursicot... c'est moi qui toucherai au mien...

BARBOUILLETTE.

Au vôtre!

MARCASSIN.

Et Olga n'y verra que... des chandelles romaines... chapitre des dépenses secrètes!..

BARBOUILLETTE.

Oh! M'sieu... faut pas que ça vous prive...

MARCASSIN.

Ne crains rien... je regagnerai ça, le soir aux dominos... (*A part.*) Je tricherai.. (*Haut.*) Eh bien! que dis-tu de mon ouverture?..

BARBOUILLETTE.

Dame!.. puisque M'sieu est assez bon enfant...

MARCASSIN.

Marché conclu, Barbouillette... et les arrhes?.. donnons quelques arrhes à ce maître...

BARBOUILLETTE.

Quoi que c'est qu' ça...

MARCASSIN.

Je vais te le montrer... approche... ne bouge pas... et incline légèrement la tête... côté gauche... (*Il l'embrasse.*) Puum!.. voilà ce que c'est!..

BARBOUILLETTE, *surprise.*

Ah!..

MADAME MARCASSIN, *dans sa chambre.*

Voilà qui est un peu fort!.. par exemple!.. je vous entends, Marcassin*!..

MARCASSIN, *se précipitant vers Hubertine qui vient d'entrer, et qu'il embrasse.*

Quoi! tu m'entends, Olga?.. tu m'entends embrasser notre héritière, parbleu!.. cette chère Hubertine!.. Recommençons celu... (*Il l'embrasse de nouveau; à sa femme qui entre.*) Tiens!.. entends-tu?.. en réitérant.

SCÈNE III.

BARBOUILLETTE, MARCASSIN, HUBERTINE, MADAME MARCASSIN.

MADAME MARCASSIN.

Hubertine**!

HUBERTINE, *courant à elle.*

Bonjour, maman. (*Sa mère l'embrasse.*)

MARCASSIN, *goguenard.*

Je vous entends, madame Marcassin.

MADAME MARCASSIN, *à sa fille.*

Ah!.. tu étais là? madame...

HUBERTINE.

Mais oui, maman... en train d'embrasser papa.

MARCASSIN, *à sa femme.*

Vous le voyez, Hermione!

MADAME MARCASSIN.

Taisez-vous, beau masque!.. (*A Barbouillette.*) Voyons... et vous... et, ce déjeuner?..

BARBOUILLETTE.

Tout de suite, Madame!

MADAME MARCASSIN.

Ah çà!... vous ne frottez donc pas aujourd'hui?

* Barbouillette, Marcassin.

* Hubertine, Marcassin, Barbouillette.

** Marcassin, Hubertine, madame Marcassin, Barbouillette.

BARBOUILLETTE.

Dame !.. Madame*.

MARCASSIN.

Procédons par ordre... elle ne peut pas avoir un pied ici à... (Il fait le geste de frotter.) et une main dans la cuisine, à... (Il fait le geste de cuisiner.)

BARBOUILLETTE, à madame Marcassin.

Le gigot d'hier, n'est-ce pas** ?

MARCASSIN.

Avec une maîtresse sauce à l'échalotte.

MADAME MARCASSIN.

Vous savez bien que vous ne la digérez pas...

MARCASSIN.

Ça ravigotte...

MADAME MARCASSIN, haussant les épaules.

Taisez-vous donc...

MARCASSIN.

Ça aiguise...

MADAME MARCASSIN.

Vous n'en aurez pas ?..

MARCASSIN.

C'est que... je vais te dire, Olga... nous avons Duchausson.

BARBOUILLETTE, se méprenant.

Mais non, M'sieur *** !..

MARCASSIN.

Mais si !..

BARBOUILLETTE.

Nous n'avons que du gigot.

MARCASSIN.

Duchausson... mon ami Duchausson !.. pas ceux que l'on vend sur les boulevards...

HUBERTINE, à sa mère.

Ah ! ce Monsieur qui a la fureur de vouloir me marier ?..

MARCASSIN.

Oui, trésor à ton père... oui... je l'ai invité !.. ou plutôt, il s'est invité... car il mange un peu dans la main...

MADAME MARCASSIN.

Il ne mange pas que là... à ce qu'il paraît... le jour du frottage... où tout est sens dessus dessous... comme c'est commode... car vous savez que c'est votre jour, Barbouillette...

BARBOUILLETTE.

Oui, Madame...

MARCASSIN.

Nous pouvons flanquer ça d'une petite omelette aux truffes.

MADAME MARCASSIN.

Allons donc ? pourquoi faire ?..

MARCASSIN.

Aux fines herbes.

BARBOUILLETTE, à madame Marcassin.

Faut-il ?..

MADAME MARCASSIN.

Allons .. puisque Monsieur aime l'omelette. (A Marcassin.) Tonneau des Danaïdes !..

MARCASSIN, à la bonne.

Voyons... dépêche-toi !..

MADAME MARCASSIN.

Plaît-il ?

MARCASSIN.

Rien...

MADAME MARCASSIN.

Mais si... vous disiez à cette fille... dépêche...

MARCASSIN.

Ah ! c'est possible... pour le dessert, peut-être... des pêches.

MADAME MARCASSIN.

Hum !.. tout cela... tout cela...

BARBOUILLETTE, à Marcassin, bas.

Ah çà !... et le frotteur ?..

MARCASSIN, bas.

Je vais préparer mon épouse... (Haut.) Mais allez donc à votre cuisine, Barbouillette... Quelle paresseuse, que cette fille-là. (Barbouillette rentre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté BARBOUILLETTE****.

MADAME MARCASSIN.

Marcassin, qu'est-ce que tu as donc encore à chuchotter avec cette fille ?..

MARCASSIN.

Moi... ah !.. louloute !..

* Marcassin, madame Marcassin, Hubertine, Barbouillette,
** Marcassin, Barbouillette, madame Marcassin, Hubertine.
*** Barbouillette, Marcassin, madame Marcassin.
**** Marcassin, madame Marcassin, Hubertine.

MADAME MARCASSIN.

Hum !.. vieux drôle !..

MARCASSIN, furieux.

Madame Marcassin !..

HUBERTINE, se jetant entre eux.

Papa !.. maman * !..

MARCASSIN.

Scène d'intérieur... deux époux assortis... après vingt ans de ménage !..

MADAME MARCASSIN.

Ah ! si c'était à refaire !..

MARCASSIN.

Et moi donc !..

HUBERTINE, à tous deux.

Et vous voulez me marier !

MADAME MARCASSIN.

Tous les hommes ne se ressemblent pas !

MARCASSIN, vivement.

Ni les femmes !

HUBERTINE.

Mais avec qui, papa ?

MARCASSIN.

Je ne sais pas encore... Duchausson ne veut se découvrir qu'au dessert.

MADAME MARCASSIN.

C'est ça... comme toujours ** !..

HUBERTINE.

Voilà au moins le sixième qu'il nous présente.

MADAME MARCASSIN.

C'est-à-dire dont il parle... il boit... il mange comme un ogre... et il ne montre jamais ses fameux prétendus... c'est un moyen comme un autre d'escroquer des déjeuners !..

MARCASSIN.

Croquer, soit ! mais escroquer !

MADAME MARCASSIN.

Je maintiens l'expression...

MARCASSIN.

Mais puisqu'il m'a juré ses grands dieux qu'aujourd'hui...

HUBERTINE.

Ce sera comme les autres fois... mais cela m'est bien égal... je ne suis pas pressée.

MADAME MARCASSIN, à sa fille.

Il n'y a pas de quoi, va ..

MARCASSIN.

Enfin, nous verrons...

MADAME MARCASSIN.

Oui !.. nous verrons... disparaître notre gigot, notre omelette aux fines herbes... et il vous entraînera au café, d'où vous reviendrez encore rouge comme un coq...

BARBOUILLETTE, entrant.

Madame, voulez-vous me donner de l'argent pour des œufs *** .

MADAME MARCASSIN.

Et les cinq francs d'hier ?..

BARBOUILLETTE.

Ils sont dépensés...

MADAME MARCASSIN.

Pristi, l'argent vous fond dans la main, à vous... (Se tâtant.) Bien... je n'ai pas ma bourse...

MARCASSIN.

Attends... j'ai de la monnaie... Tenez, Barbouillette. (Il lui remet de l'argent.)

BARBOUILLETTE, bas à Marcassin.

Madame est prévenue pour le frotteur ?..

MARCASSIN, bas.

Ne crains donc rien !..

MADAME MARCASSIN, s'avançant entre eux.

Plaît-il ?

MARCASSIN, élevant la voix avec intention.

Du roquefort...

MADAME MARCASSIN, d'un air de doute.

Du roquefort ?

MARCASSIN.

Aimes-tu mieux le brie ?..

MADAME MARCASSIN, avec humeur.

Laissez-moi donc tranquille !

MARCASSIN, à Barbouillette.

Alors du gruyère !

HUBERTINE.

Moi... je vais faire le ménage de ma chambre...

MARCASSIN, regardant sa fille.

Est-ce dressé !.. trois fois heureux le protégé de Duchausso

* Marcassin, Hubertine, madame Marcassin.
** Marcassin, madame Marcassin, Hubertine.
*** Marcassin, Barbouillette, madame Marcassin, Hubertine.

BARBOUILLETTE, bas à Marcassin.

Mais le frotteur *...

MARCASSIN, bas.

Oui... oui... Après l'omelette... Olga sera mieux disposée... et je lui glisserai la chose dans le tuyau. (Madame Marcassin et Hubertine rentrent dans leur chambre et Marcassin dans son cabinet.)

SCÈNE V.

BARBOUILLETTE, puis LARBOUILLAT, entrant par le fond.

BARBOUILLETTE.

Ah çà !... voyons... a-t-il dit à sa femme... ou ne lui a-t-il pas dit?.. Ah ! tant pis... et si Larbouillat arrive...

LARBOUILLAT, sur le seuil.

Présent **.

BARBOUILLETTE.

Larbouillat !

LARBOUILLAT, montrant ses ustensiles.

Accompagné de ses accessoires !

BARBOUILLETTE.

Eh bien ! entrez donc !...

LARBOUILLAT, entrant.

Voilà, payse, voilà.

AIR : *des Zouaves.*

I.

Le frotteur a sur le parquet
Un chic à lui que rien n' surpasse.
Le nageur a moins de jarret,
Le patineur a moins de grâce.
De c' bel état,
D'où vient l'éclat?
Qui lui procur' tant d'avantage,
C'est le fro fro, c'est le frottage ***.

(Lui prenant la taille et poussant un soupir.) Han !

II.

Pour se parfumer, le frotteur
N'a pas besoin de cosmétique.
Près des belles, en bonne odeur,
Il les encense à l'encaustique.
Est-ce la rose ou le jasmin
Qui change ce jardin son ménage?
C'est le fro fro, c'est le frottage ! ****

BARBOUILLETTE, le repoussant.

Oh ! pas de *gesses*... n' vous donnez pas tant d' mouvement...

LARBOUILLAT, faisant le geste de frotter.

C'est pourtant pour ça que j' viens... et vous d'vez être reconnaissante... c'est écrit ! (Montrant la lettre.) « Dont le cœur n'est point-z-ingrat ! »

BARBOUILLETTE, le repoussant.

C'est bon... nous verrons ça...

LARBOUILLAT.

Combien qu'il donne vot' bourgeois ?..

BARBOUILLETTE.

Pourquoi ?...

LARBOUILLAT, remuant le pied.

Pour qu'on l' fasse reluire...

BARBOUILLETTE.

M. Marcassin?... un rat pareil !... est-ce que c'est lui que ça regarde ?...

LARBOUILLAT.

Ah ! oui, c'est la bourgeoise ?

BARBOUILLETTE.

Eh ! non... c'est moi !...

LARBOUILLAT.

Ah bah !

BARBOUILLETTE.

Eh ! oui... moi, ça m'a fait mal c't exercice-là... et comme v'là des éternités que j'ai beau leur z'y dire... alors...

LARBOUILLAT.

C'est à vot' compte que...

BARBOUILLETTE.

Et combien que vous me prendrez ?...

LARBOUILLAT.

Une fois par semaine?

BARBOUILLETTE.

Oui... moi, j'entretiendrai.

LARBOUILLAT, l'embrassant sur l'œil droit.

V'là mon prix... trouvez-vous ça trop cher ?

BARBOUILLETTE.

Enfin... c'est pas pour rien.

LARBOUILLAT, riant.

Excusez... C'est à l'œil !... sur le gauche. Barbouillette, faut pas qu' l'autre soit jaloux... (Il l'embrasse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VEAUROULÉ *.

VEAUROULÉ, les surprenant.

Ne vous dérangez pas...

BARBOUILLETTE, avec embarras.

Le maître de musique... M. Veauroulé !...

LARBOUILLAT.

Bourgeois... c'est ma payse... et puis, c'est pour un motif...

VEAUROULÉ.

Je le devine.

BARBOUILLETTE.

Bast... Au bout du compte, cette musique-là en vaut bien une autre.

LARBOUILLAT.

Deux autres !...

VEAUROULÉ, avec émotion.

Trois autres... que ne puis-je en jouer !... mais je n'ai jamais pu... Rien que d'y penser... je deviens tout rouge...

LARBOUILLAT, prenant Barbouillette par la taille.

Tenez, v'là comme ça s'attaque.

BARBOUILLETTE, reculant.

Devant Monsieur !... voulez-vous bien finir.

LARBOUILLAT, l'embrassant.

V'là qu'est fini...

VEAUROULÉ, stupéfait.

C'est que ça n'a pas l'air difficile.

LARBOUILLAT.

C'est rien du tout...

VEAUROULÉ.

Peut-on essayer ?...

LARBOUILLAT.

Non... non... Elle est trop pressée !... et vous aussi...

BARBOUILLETTE, sortant en riant.

Gros jaloux !

SCÈNE VII.

LARBOUILLAT, VEAUROULÉ **.

VEAUROULÉ.

C'est dommage, ça m'aurait guidé.

LARBOUILLAT, à la porte.

Pour toi, Barbouillette. (Il lui envoie des baisers; redescendant.) O quel amour de femme ! (S'apprêtant.) Voyons... à c'te besogne... Bon ! Barbouillette qu'est partie, et je ne sais pas par quelle pièce il faut commencer ! (A Veauroulé.) Par où qu'on commence ordinairement ?...

VEAUROULÉ, préoccupé

Quand on aime ?...

LARBOUILLAT.

Non !... quand on frotte... je suis frotteur...

VEAUROULÉ.

Et moi musicien...

LARBOUILLAT.

Je m'en doutais... D'puis qu'on a dit tout à l'heure que vous donniez des leçons de piano...

VEAUROULÉ.

A la fille de M. Marcassin... (Il ouvre le piano en soupirant.) que j'attends ici...

LARBOUILLAT.

Ici ?... ah ! bien, alors, j' vas prendre une autre pièce... faut pas se gêner... entre *artisses !*...

VEAUROULÉ, surpris.

Hein ?

LARBOUILLAT.

Eh bien ! oui, entre artistes. (Il se dirige vers le cabinet de Marcassin et ouvre la porte.) Ah ! y a du monde !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARCASSIN, un rasoir à la main et le visage barbouillé de savon.

MARCASSIN ***.

Je me suis coupé !... la narine gauche... on a remué la porte... On ne peut donc pas se raser tranquillement ici?

VEAUROULÉ.

Ce n'est pas moi, cher monsieur Marcassin, qui me suis permis...

MARCASSIN.

Je ne vous accuse pas, Veauroulé !...

* Barbouillette, Marcassin, Hubertine, madame Marcassin.
** Larbouillat, Barbouillette.
*** Barbouillette, Larbouillat.
**** Larbouillat, Barbouillette.

* Larbouillat, Veauroulé, Barbouillette.
** Veauroulé, Larbouillat.
*** Veauroulé, Marcassin, Larbouillat.

LARBOUILLAT.

Pardon, excuse, bourgeois... C'est moi, qui... c'est moi, que... le frotteur, quoi !...

MARCASSIN.

Comment ? déjà !.. Barbouillette a trouvé !... (A part.) Nom d'un petit bonhomme !... et ma femme qui n'est pas avertie.

LARBOUILLAT.

J'allais commencer par c'te pièce-ci... mais,.. à cause de la musique...

MARCASSIN.

C'est juste... ça aurait fait un accompagnement de br sse... original peut-être...

VEAUROULÉ.

Mais pénible !... Mademoiselle Hubertine n'est pas ?...

MARCASSIN.

Dans mes lares... Si, Veauroule... ne vous impatientez pas... elle va venir. (A Larbouillat, qui se dirige vers la chambre de madame Marcassin.) Où diable va-t-il encore, celui-la ?...

LARBOUILLAT.

Si c'te chambre-ci... est pas occupée...

MARCASSIN.

Mais si... ma femme y est...

LARBOUILLAT.

Et en a-t-elle pour longtemps ?...

MARCASSIN, réfléchissant.

Dame !... ordinairement !.. mais, est-ce que ça vous regarde.. Qui m'a bâti un satane curieux...

LARBOUILLAT, blessé.

Ah ! monsieur Veauroulé...

MARCASSIN, criant.

Moi, Marcassin... lui, Veauroulé...

LARBOUILLAT.

Avec tout ça, j' reste les bras croisés...

MARCASSIN.

Et moi, je ne finis pas ma barbe... (A Larbouillat.) Voyons, entrez la, vous !... je vous abandonne mon cabinet... Je vais achever de me raser ici... Il me chasse. Veauroule... il me chasse. .

LARBOUILLAT.

En avant, bourgeois... (Marcassin fait entrer Larbouillat et entre lui-même dans le cabinet.)

VEAUROULÉ, seul.

Le sieur Marcassin va rester là, pendant la leçon de musique... que le diable l'enlève !... voilà ma declaration d'amour... aux Calendes grecques... Je sais bien que, probablement, je n'aurais pas encore osé... mais c'est egal, c'est une occasion de perdue !..

MARCASSIN, reparaissant avec l'attirail nécessaire à sa barbe.

Butor ! qui me marche sur un œil... de perdrix !... et il vous a des clous !... Comment, Hubertine n'est pas encore venue ?... (Criant.) Titine* !...

HUBERTINE, de sa chambre.

Papa !...

VEAUROULÉ, ému.

Sa voix !... mon cœur saute !...

MARCASSIN.

Allons donc, musarde !.. (A Veauroulé.) Mais asseyez-vous donc, mon petit bon...

VEAUROULÉ, chancelant.

Non... merci, j'aime mieux être debout. (Il tombe sur la chaise et se trouve assis le dos tourné du côté de la chambre d'Hubertine.)

MARCASSIN, accrochant son miroir à la fenêtre.

Dieu ! quel faux jour... je vais me labourer les joues. (Appelant.) Ah çà ! viendras-tu, Hubertine !

HUBERTINE, entrant.

Me voilà, petit père !... (Elle court à Veauroulé qu'elle embrasse **.)

VEAUROULÉ, se levant.

Bigre !

MARCASSIN, se levant.

Diantre !

HUBERTINE.

Monsieur Veauroulé... je vous demande bien pardon.

VEAUROULÉ.

Il n'y a pas de mal, Mademoiselle... au contraire !

MARCASSIN.

J'allais le dire.

HUBERTINE.

Dame ! aussi, papa... tu m'appelais... Monsieur avait le dos tourné... je l'ai pris pour toi...

MARCASSIN.

Mais le baiser... il l'a pris pour lui.

VEAUROULÉ.

Je n'ose vous le rendre...

MARCASSIN, vivement.

Gardez-le...

* Veauroule, Marcassin.
** Hubertine, Veauroulé, Marcassin.

VEAUROULÉ.

J'aime mieux ça...

MARCASSIN.

Et moi aussi...

VEAUROULÉ, à part.

Ses lèvres m'ont brûlé !...

MARCASSIN.

Voyons, Mademoiselle la paresseuse... prenez-moi vite votre leçon...

HUBERTINE.

Oui, papa...

MARCASSIN.

Je me raserai en musique... attaquons ensemble... je me savonne...

VEAUROULÉ, à Hubertine qui s'est mise au piano.

Partons !.. (Accorde au piano.) Votre petite main plus arrondie !..

MARCASSIN, se rasant.

Ah ! que c'est bon, de se raser en cadence !

LARBOUILLAT, déménageant le cabinet.

En douceur... là *...

HUBERTINE.

Un homme !...

VEAUROULÉ.

Le frotteur.

MARCASSIN, à Larbouillat.

Pchit... pchit... pchit...

LARBOUILLAT.

Je débarrasse, bourgeois ..

MARCASSIN.

Mais au contraire, malheureux ! vous embarrassez !

LARBOUILLAT.

Pas peur... L'affaire d'une seconde... allez, la musique. (Il rentre dans le cabinet.)

HUBERTINE, à son père.

Mais, ce n'est donc plus Barbouillette qui frotte ?

MARCASSIN.

Je ne sais pas...

HUBERTINE.

Pourtant...

MARCASSIN.

Pioche ton piano...

VEAUROULÉ, à Hubertine.

Attaquons l'adagio. (Musique.)

LARBOUILLAT, reparaissant et heurtant contre la porte une table qu'il traîne bruyamment.

En douceur... là !...

MARCASSIN, furieux.

Il appelle ça en douceur !... on ne s'entend pas, animal !

LARBOUILLAT, ne comprenant pas.

Où çà, un animal ?

MARCASSIN, touchant Larbouillat du doigt.

Là !

MADAME MARCASSIN, entrant.

Une dispute... une querelle !... (D'un ton de reproche.) Ah ! Monsieur Veauroulé ** !...

VEAUROULÉ.

Mais ce n'est pas moi, Madame... c'est le frotteur

MADAME MARCASSIN.

Le frotteur ?... un frotteur chez moi !... et je l'ignorais !... Marcassin, comment se fait-il ?...

MARCASSIN.

Hein... le... oui... vois-tu... parce que... il parait que c'est une affaire entre Barbouillette et le...

LARBOUILLAT.

La bourgeoise, c'est une affaire entre moi et Barbouillette.

MADAME MARCASSIN, criant.

Ah ! par exemple ! voilà qui est curieux...

MARCASSIN, criant plus fort.

Ne crions pas, Olga, ne crions pas, ça gène monsieur Veauroulé.

VEAUROULÉ, s'apprêtant a sortir.

Je reviendrai un autre jour...

HUBERTINE, bas et vivement.

Mais non, restez donc... (A part.) C'est une demoiselle que ce jeune homme !...

SCÈNE IX.

Les mêmes, BARBOUILLETTE ***.

MADAME MARCASSIN.

Ah ! voilà donc mademoiselle Barbouillette...

* Hubertine, Veauroulé, Larbouillat, Marcassin.
** Hub., Veaur., Larb., mad. Marc., Marc.
*** Hub., Veaur., Larb., mad. Marc., Marc.

BARBOUILLETTE, à part en entrant.

Ouf!... presti... que c'est haut, ici... si ils ne déménagent pas... je les quitterai.

MADAME MARCASSIN.

Une autre fois, ma mignonne, il faudra prendre un commissionnaire pour aller chercher vos œufs... c'est trop lourd pour vous.

MARCASSIN.

Patapouf... voilà la pétarade!

BARBOUILLETTE.

A cause de quoi?

LARBOUILLAT.

A cause de moi.

MADAME MARCASSIN.

Si ce n'est pas une honte!... Paresse!... va!...

MARCASSIN, bas et suppliant.

Olga... Olga... ne sois pas dure.

BARBOUILLETTE.

Madame doit pourtant bien savoir que le frottage ne va pas à notre complexion.

MADAME MARCASSIN.

Notre complexion!... Ça se compare à moi! Ce qui ne me va pas, Mademoiselle, c'est d'augmenter pour vos beaux yeux les charges d'une maison déjà beaucoup trop lourde.

BARBOUILLETTE.

Mais puisque c'est moi qui paie!

LARBOUILLAT ET MARCASSIN.

Mais puisque c'est elle qui paie!

HUBERTINE.

Maman... puisque c'est elle qui paie. (Bas à Veauroulé.) Allez donc aussi, vous...

VEAUROULÉ.

Madame...

MADAME MARCASSIN.

Volontiers,.. c'est convenu... je le veux bien... qu'elle paie...

MARCASSIN.

Et qu'il la frotte!... Non...

MADAME MARCASSIN, sévèrement.

Marcassin!... (A Barbouillette.) Et ça veut être bonne!... Mademoiselle bonne à rien!

MARCASSIN.

Ah! Barbouillette a des qualités! tu as vingt fois reconnu la supériorite de ses liaisons.

MADAME MARCASSIN.

Je les soupçonne, ses liaisons... taisez-vous, ne la défendez pas... Ah! vous permettez un frotteur à Mademoiselle. . Ah! vous invitez du monde à déjeuner!... Ah! vous voulez marier votre fille!...

VEAUROULÉ, à part.

Dieu de Dieu!

MADAME MARCASSIN.

Et tout ça... sans moi... Eh bien! marchez, monsieur Marcassin... je m'en lave les mains. (Madame Marcassin rentre dans sa chambre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté MADAME MARCASSIN *.

MARCASSIN.

Achille dans sa tente!

BARBOUILLETTE.

En v'là une qu'est tannante!

MARCASSIN.

A Nantes?

BARBOUILLETTE.

Tannante!

MARCASSIN, noblement.

Ah! Barbouillette... c'est mon épouse... dites insupportable... mais bornez-vous là!

HUBERTINE.

Ah çà! et le déjeuner...

MARCASSIN.

Tu as raison... ça remettra ta mère... vite, à vos fourneaux, Barbouillette... (A Larbouillat.) Et vous, mon luron... que le parquet reluise comme une lanterne... (Se reprenant.) Non... comme un miroir!

HUBERTINE, à Veauroulé.

Et nous, à notre leçon **!

MARCASSIN.

Et moi... à mon menton! (Il se remet à se raser. — Larbouillat retourne dans le cabinet de Marcassin. — Barbouillette rentre à sa cuisine. — Hubertine et Veauroulé regagnent le piano.)

HUBERTINE.

Ah! j'ai là une romance nouvelle que je voudrais bien essayer .. (Elle présente la musique à Veauroulé.)

* Hubertine, Veauroulé, Larbouillat, Marcassin.
** Hubertine, Veauroulé, Marcassin.

VEAUROULÉ, y jetant les yeux en lisant.

« *Il nose pas!* »

HUBERTINE.

Un jeune homme qui n'ose pas se déclarer...

MARCASSIN.

Un imbécile!... Aïe!... je me suis coupé!

VEAUROULÉ, timidement.

Peut-être qu'il ne se croit pas aimé.

HUBERTINE.

Comment le saurait-il, s'il ne s'explique pas.

MARCASSIN.

Tu formules ma pensée... (Criant.) Aïe!... si ça continue... j'aurai la figure comme une écumoire!...

HUBERTINE.

Déchiffrez-la donc, monsieur Veauroulé.

VEAUROULÉ.

Je suis bien ému, enfin.

Air nouveau de *mademoiselle Gossard.*

Parmi ceux que la valse entraine,
Où donc est-il, pour m'inviter?
Lorsque ma main atteint la sienne,
Loin de moi qui peut l'arrêter?
Enfin, le voilà qui s'avance...
Non!... il retourne sur ses pas!...
Ah! c'est à perdre patience...
Il n'ose pas!... il n'ose pas!

MARCASSIN, transporté.

Bravi!.. brava!...

VEAUROULÉ.

DEUXIÈME COUPLET.

Il n'ose pas... pourquoi? s'il m'aime!

(Au commencement de ce second couplet, on entend la voix de Larbouillat.)

LARBOUILLAT, chantant dans le cabinet.

Ah! qu'un frotteur est agréable!
Il plait dans toutes les maisons...

MARCASSIN.

Eh! là-bas... supprimez votre baryton!

VEAUROULÉ, recommançant.

Il n'ose pas... pourquoi? s'il m'aime!

(Même jeu de Larbouillat.)

LARBOUILLAT, chantant.

Un bon frotteur a cent raisons,
De passer pour un être aimable!

MARCASSIN, vers la porte du cabinet.

Modérez votre ténor!... ne chantez pas.

LARBOUILLAT, dans le cabinet.

Ah! bon! .. ça suffit! (On entend Larbouillat donnant dans la porte de grands coups de pied, en frottant.)

VEAUROULÉ.

Renonçons-y..; j'aime mieux ça... (A part.) Cette romance me trouble!

HUBERTINE, avec dépit.

Mais non... encore un!...

MARCASSIN, élevant la voix pour dominer le tapage de Larbouillat.

Mais restez donc!...

VEAUROULÉ, sur le même ton.

J'ai une autre leçon. (A part.) Le second couplet me ferait devenir cramoisi!

HUBERTINE, bas, à Veauroulé.

Quand reviendrez-vous?

VEAUROULÉ, qui n'a pas entendu.

Qu'est-ce que vous dites?

HUBERTINE, criant avec impatience.

Hein?

VEAUROULÉ, criant.

Quoi?

MARCASSIN, de même.

Plaît-il?

HUBERTINE, de même.

Comment?

MARCASSIN, de même.

Je n'entends pas!...

VEAUROULÉ, d'une voix éclatante.

Parlez plus haut!

MARCASSIN, criant.

Plus tard, elle ne pourra pas prendre sa leçon... j'en ai besoin, pour la marier...

VEAUROULÉ, bas, à Hubertine.

Ah! Hubertine!... moi qui sèche sur pieds...

HUBERTINE, qui n'a pas entendu.

Vous dites?

VEAUROULÉ, à part.

Elle ne veut pas m'entendre!... (Criant.) Je ne vous en reparlerai jamais!...

MARCASSIN, de même.

Allons causer ailleurs...

VEAUROULÉ, criant à Hubertine.

A quelle heure vous marie-t-on?

HUBERTINE, criant.

Et mon second couplet?

VEAUROULÉ, MARCASSIN ET HUBERTINE.

Ah! ce n'est pas tenable!

(Sortie de Veauroulé, Hubertine rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

MARCASSIN, puis LARBOUILLAT.

MARCASSIN, seul.

Ah! enfin.

LARBOUILLAT, paraissant.

La besogne est finie, bourgeois... vous pouvez reprendre possession de votre chez vous...

MARCASSIN.

Ah! ce n'est pas malheureux! (Il va pour rentrer dans le cabinet avec son attirail de toilette.)

LARBOUILLAT.

Minute... attendez que je vous remeuble...

MARCASSIN.

Passez-moi tout cela... nous allons faire la chaîne, ça roulera plus vite *.

LARBOUILLAT.

Ça va... y êtes-vous?... (Il apporte les meubles à Marcassin plus vite que celui-ci ne peut les rentrer.) A la vapeur!... grande vitesse!

MARCASSIN, se modérant **.

Moins grande... moins grande!... un train de plaisir!

LARBOUILLAT.

Ah!... c'est que si vous n'êtes pas pressé... je le suis, moi... au salon, maintenant!... expédions ça... (Pendant que Marcassin fait disparaître l'encombrement de sa porte, Larbouillat commence à déranger les meubles du salon, et pose une table de jeu en travers la porte du fond.)

SCÈNE XII.

LARBOUILLAT, DUCHAUSSON, MARCASSIN ***.

DUCHAUSSON, poussant la porte du fond et renversant la table de jeu.

Patatras!...

MARCASSIN.

Quoi? qu'est-ce?

DUCHAUSSON.

Ce n'est rien!... je ne suis pas blessé!...

MARCASSIN.

Ma table a un pied de moins...

DUCHAUSSON.

J'ai les deux miens.

LARBOUILLAT, ramassant la table.

En voilà de l'ouvrage!...

DUCHAUSSON.

Ah çà!... pourquoi donc te barricades-tu?

MARCASSIN.

Est-ce que c'est moi!... c'est le frotteur... Tu entres aussi comme un ouragan!...

DUCHAUSSON.

J'avais une venette, d'être en retard... et une faim!... Et puis, il pleut à verse.

MARCASSIN, l'examinant.

Saprelotte!... c'est vrai... tu es dans un état!...

LARBOUILLAT.

Crotté, comme un barbet!

MARCASSIN.

Tu aurais bien dû essuyer tes pieds, sur le paillasson.

DUCHAUSSON.

Ça va sécher à table, et madame Marcassin, comment se porte-t-elle?

MARCASSIN.

Comme le pont d'Austerlitz...

DUCHAUSSON.

Ah! je voudrais être aussi dans la position de ce viande... restaure!

MARCASSIN.

Tais-toi, farceur, tais-toi... ah çà!... tu as donc trouvé un mari à cette bonne Hubertine.

DUCHAUSSON.

Nous causerons de cela la bouche pleine...

MARCASSIN.

Ça ne sera peut-être pas très-commode... *

LARBOUILLAT, venant de frotter du côté où se trouve Marcassin et Duchausson.

Si ça vous est égal de jaser de l'autre côté.

MARCASSIN.

Bien... bien... (A Duchausson.) Viens par ici *. Nous disons donc que le jeune homme?...

DUCHAUSSON.

Tu veux causer du jeune homme?...

MARCASSIN.

Oui... naissance?...

DUCHAUSSON.

Oh!... et fortune...

MARCASSIN.

Oh! et beauté?

DUCHAUSSON.

Oh!... et jeunesse... tout y est.

MARCASSIN.

Sans farce, n'est-ce pas?

DUCHAUSSON.

Que tu es bête!... est-ce que tu ne me connais pas!...

MARCASSIN, à part.

C'est justement pour cela.

LARBOUILLAT, gagnant du côté où se trouvent Marcassin et Duchausson.

Si ça vous est égal de retourner par là **...

DUCHAUSSON.

Encore! (Il se retourne.)

MARCASSIN, le retenant.

Pas si loin!... tu vas tout abîmer... tu as les pieds trempés!.. au milieu, là!

DUCHAUSSON.

Mon petit... ton déjeuner ne vient pas vite...

MARCASSIN, suivant son idée.

Il est blond?

DUCHAUSSON, suivant la sienne.

Ton déjeuner!

MARCASSIN.

Non... ton futur!

LARBOUILLAT, frottant entre eux deux.

Ne vous dérangez pas ***.

DUCHAUSSON.

Ah! sapristi!... ce n'est pas tenable... passons dans ton cabinet. (Il se dirige vers le cabinet de Marcassin.)

MARCASSIN, courant après lui.

Un cabinet frotté!... veux-tu bien!... avec des souliers comme ceux-là!...

DUCHAUSSON.

Mais où faut-il me fourrer, voyons... Est-ce par ici! (Il ouvre brusquement la porte de madame Marcassin.)

MADAME MARCASSIN, dans sa chambre.

Un homme!... quelle horreur!

DUCHAUSSON.

Ah! pardon, belle dame! (Il referme la porte.)

MARCASSIN, vexé.

Duchausson... pas de fallacieuses investigations!...

DUCHAUSSON.

Est-ce que je savais, moi?... tu ne m'avertis pas!...

MARCASSIN.

Ma femme s'habille?

DUCHAUSSON.

Je l'avais bien vu... et d'après ce simple aperçu... je crois que j'ai le temps d'aller faire un tour...

MARCASSIN.

C'est cela... justement, il ne pleut plus... et pendant ce laps, je presserai Barbouillette. (Duchausson sort par le fond; Marcassin entre dans la cuisine.)

SCÈNE XII.

LARBOUILLAT, puis BARBOUILLETTE, puis MARCASSIN, puis MADAME MARCASSIN.

LARBOUILLAT, seul.

Mais y a pas moyen de travailler... ils sont tout à fourrer leurs jambes dans mes brosses... ça altère... où mettent-ils le vin, ici?...

BARBOUILLETTE, à la cantonade.

Ah! bien non... voyons!... c'est des bêtises ****!

LARBOUILLAT.

Et de quelle nature, des bêtises?

BARBOUILLETTE, embarrassée.

Rien... c'est Monsieur qui me presse!... il veut me montrer ce que je connais mieux que lui!...

* Mar. Lar.
** Lar. Mar.
*** Lar. Mar. Duc.

* Duc. Mar. Lar.
** Duchausson, Marcassin, Larbouillat.
*** Larbouillat, Marcassin, Duchausson.
**** Barbouillette, Larbouillat.

LARBOUILLAT, inquiet.

Quoi donc, Barbouillette?

BARBOUILLETTE, continuant.

Il veut me soutenir qu'il faut du lard dans l'omelette aux fines herbes!

LARBOUILLAT.

Il en faut quand on l'aime...

BARBOUILLETTE.

En v'là une manière de répondre... gros jaloux!

LARBOUILLAT.

Moi! la jalousie... je passe la brosse dessus... parce que... Dame!... voyez-vous... j' suis doux comme un Savoyard.

BARBOUILLETTE, effrayée.

Hein!

LARBOUILLAT.

Vous v'là prévenue... marchez... Oùs qu'on boit ici?...

BARBOUILLETTE.

M'sieur n'est pas encore allé à la cave.

LARBOUILLAT.

Bon... bien... vous me boudez... c'est pas ma faute, j' suis nerveux... moi... c'est pas ma faute...

BARBOUILLETTE.

Eh bien!... où va-t-il?...

LARBOUILLAT.

J' manque d'encaustique. (Il sort.)

BARBOUILLETTE, à la cantonade.

Ne soyez pas longtemps! oùs qu'il est votre marchand de couleurs?

LARBOUILLAT, en dehors.

A côté du marchand de vins...

MARCASSIN, dans la cuisine.

Barbouillette!..

BARBOUILLETTE, allant du côté de Marcassin.

M'sieur...

MADAME MARCASSIN, dans sa chambre.

Barbouillette !..

BARBOUILLETTE, allant du côté de Madame Marcassin.

Madame !..

MARCASSIN, paraissant.

Où avez-vous acheté ce lard-là ?.. il est impossible...

MADAME MARCASSIN, paraissant de l'autre côté, la robe dégrafée.

Ah çà !... vous êtes donc sourde * ?..

BARBOUILLETTE.

C'est Monsieur qui me demandait...

MADAME MARCASSIN.

Toujours Monsieur !.. et ce fameux frotteur... il n'a même pas achevé cette pièce...

BARBOUILLETTE.

Il a été chercher de l'encaustique...

MADAME MARCASSIN.

Et rien n'avance avec tout cela...

MARCASSIN.

Le fait est que c'est vrai... au contraire...

MADAME MARCASSIN.

Agrafez-moi... voyons... car je ne suis seulement pas habillée.

BARBOUILLETTE, l'agrafant avec effort.

Ouf !.. ça y est.

MADAME MARCASSIN.

Ouf !..: prenez donc garde d'attraper une fluxion de poitrine, la belle ! Et ce déjeuner, où en est-il ?

MARCASSIN.

Il marche... piano...

MADAME MARCASSIN.

Oh ! si je ne m'en mêle pas... Vous, Mademoiselle, puisque votre frotteur nous laisse en plan, vous aurez la bonté d'en finir avec ce salon...

BARBOUILLETTE.

Mais...

MARCASSIN.

Mais...

MADAME MARCASSIN, à son mari.

Et vous, monsieur Marcassin, remuez-vous... préparez l'argenterie... mettez le couvert... avertissez Hubertine.... faites quelque chose, enfin, gros endormi ! (Elle entre dans la cuisine.)

SCÈNE XIII.

MARCASSIN, BARBOUILLETTE, puis LARBOUILLAT, puis MADAME MARCASSIN, puis HUBERTINE.

BARBOUILLETTE, s'apprêtant à frotter.

Oh! mon Dieu... avec Madame faudrait toujours être en mouvement.

* Marcassin, Barbouillette, madame Marcassin.

MARCASSIN.

Allons, il n'est pas juste que tu en pâtisses..... donne-moi ça *....

BARBOUILLETTE, faiblement.

Oh !.. non... merci...

MARCASSIN, ôtant sa redingote.

Donne, Barbouillette... donne à petit maître...

BARBOUILLETTE, commençant à frotter.

Non... parole...

MARCASSIN.

Veux-tu bien me donner ça tout de suite.. jeune imprudente, fille rebelle.

BARBOUILLETTE, à part.

Allons donc!..

MARCASSIN s'empare des ustensiles de frottage et se met à frotter.

Regarde... comme je m'y prends... hein !

BARBOUILLETTE.

Vous avez l'air d'un vieux frotteur.

MARCASSIN, frottant.

Et je ne suis qu'un frotteur... par inclination.

BARBOUILLETTE.

Moins fort, Monsieur... vous allez vous faire mal...

MARCASSIN, avec exaltation, et frottant.

Jamais !.. laisse... laisse !.. éponge-moi le front ...

BARBOUILLETTE.

Voilà...

MARCASSIN.

Encore **...

BARBOUILLETTE, lui échappant.

Ah! ben, non... faut que j' mette la nappe... courage, Monsieur ! mais ne vous épuisez pas. (Elle sort par la porte du cabinet de Marcassin.)

MARCASSIN, frottant.

M'épuiser... ne crains rien, Barbouillette... (indiquant ses mouvements.) une, deux, pour toi, Barbouillette !.. une, deux, plus je vais, et plus... une, deux... une, deux... comme ça reluit *** !

LARBOUILLAT, entrant par le fond.

Un frotteur ! un autre que moi !.. le temps de lever le coude... et ma place est pincée !.. (Il court sur Marcassin.) Ah ! faignant !.. (Il l'accable de bourrades.)

MARCASSIN, parant les coups.

Aïe !.. oh ! la, la !.. aux armes! (Il glisse sur le derrière et s'accroche à Larbouillat qu'il entraîne avec lui.)

MADAME MARCASSIN, paraissant à la porte de la cuisine

Qu'est-ce qu'il y a?.. (Elle veut avancer et trébuche.) Ah! mon Dieu !.. mais on ne tient pas, ici... (Elle se cramponne à la porte.)

HUBERTINE, paraissant à la porte de sa chambre.

D'où vient ce tapage ****?

MADAME MARCASSIN, à sa fille.

Ne bouge pas, mon enfant chéri... tu tomberais...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VEAUROULÉ, MARCASSIN, puis DUCHAUSSON, puis BARBOUILLETTE.

VEAUROULÉ, entrant avec précipitation, il fait une grande glissade et va tomber aux pieds d'Hubertine.

Aïe ***** !..

MARCASSIN, à Larbouillat.

Ah ! gueux !.. ivrogne !.. sac à vin !..

HUBERTINE.

Papa !..

MARCASSIN.

J'ai crevé mon pantalon !..

LARBOUILLAT, montrant Veauroulé.

Trois billets de parterre.

MARCASSIN.

Tiens... tiens... ce cher monsieur Veauroulé. . ça va bien?..

MADAME MARCASSIN.

Il est blessé, peut-être ?

VEAUROULÉ, avec passion.

Oui... grièvement... au cœur!

MARCASSIN, surpris.

Bath!

LARBOUILLAT.

Par correspondance !

MARCASSIN, à Veauroulé, qui est aux genoux d'Hubertine.

Veauroulé, relevez-vous.

* Marcassin, Barbouillette.
** Marcassin, Barbouillette.
*** Marcassin, Larbouillat.
**** Hubertine, madame Marcassin, Marcassin, Duchausson.
***** Hubertine, Veauroulé, mad. Marcassin, Marcassin, Duchaus.

VEAUROULÉ.

Oui...

HUBERTINE, vivement.

Du tout, il ne peut pas...

VEAUROULÉ.

On a mis trop de cire... ça me tient... et puis il y a si longtemps que j'avais envie de faire cette pérégrination vers les bottines d'Hubertine.

DUCHAUSSON.

A table! à table!.. j'ai une faim de naufragé. (Il glisse comme les autres et s'étale entre Larbouillat et Marcassin.)

LARBOUILLAT.

Complet!.. en route *...

MARCASSIN, vivement.

Duchausson?

VEAUROULÉ, frappé de ce nom.

Duchausson?.. (Il tourne la tête de son côté et le reconnaît.) Monsieur Duchausson!..

DUCHAUSSON.

Veauroulé!.. ce cher ami!..

HUBERTINE, à part.

Ils se connaissent!

MARCASSIN.

Ah çà! Duchausson... et mon gendre...

DUCHAUSSON.

Parbleu! c'est lui... ton gendre...

TOUS.

Veauroulé!

VEAUROULÉ, surpris.

Moi!.. sans m'avoir prévenu...

DUCHAUSSON.

Je vous connais... ça suffit... j'étais sûr que ça devait vous convenir!

MADAME MARCASSIN.

Le voilà donc, ce magnifique gendre!.. (Marcassin à Duchausson.) Que tu nous disais si haut placé!..

VEAUROULÉ, avec passion.

Ma position est stable!

DUCHAUSSON.

Oui, mais la mienne!.. Qu'est-ce qui veut m'aider à me...

BARBOUILLETTE, entrant et éclatant de rire.

Ah! ah! ah! ah!.. quoi qu'ils font tous là!.. Ah!.. pristi... on glisse...

LARBOUILLAT, prenant la main que lui tend Barbouillette.

Votre main... pour me relever, Barbouillette?

BARBOUILLETTE.

D'abord!

LARBOUILLAT, debout.

Et ensuite pour m'épouser!

HUBERTINE.

Voici la mienne, monsieur Veauroulé.

VEAUROULÉ, debout.

Pour le même usage?.. ô félicité suprême!

MARCASSIN, appelant sa femme.

Olga... ta menotte!..

MADAME MARCASSIN, l'aidant.

A condition qu'on ne frottera plus ici.

BARBOUILLETTE, à Larbouillat.

J'espère bien que vous frotterez chez nous.

LARBOUILLAT.

Toujours... toujours...

VEAUROULÉ.

Larbouillat, vous frotterez aussi mon petit parquet... et ferme... pour que ça me fasse tomber plus souvent aux genoux de ma femme.

MARCASSIN.

Tais-toi!.. Boufflers.

DUCHAUSSON.

Ah çà!.. et moi... je suis très-mal.

MARCASSIN.

Nous te relèverons aux fines herbes. (Veauroulé et Hubertine relèvent Duchausson qui insiste; et qui arrive clopin clopant chanter son couplet.)

VAUDEVILLE FINAL.

DUCHAUSSON **.

AIR :

Ah! ça viendra,
Oui, l'on déjeunera;
Après l'obstinence
La bombance.
Oui, ça viendra! (ter.)
De la patience,
Et tout ira.
Je ne sais pas dans l'ensemble
Ce que j'ai de fracturé;
Mais l'ensemble a, ce me semble,
Besoin d'être restauré.

REPRISE EN CHŒUR.

(Pour tous les couplets.)

BARBOUILLETTE.

Par une heureuse méthode,
On dit qu' dans les beaux quartiers
Les bourgeoises à la mode
Port'ront ell' mêm's les paniers.
Ah! ça viendra! (ter.)
Une telle mode
Est bien commode;
Oui, ça viendra!
C'est vraiment commode,
Et ça viendra!

VEAUROULÉ.

Pour bien dépeindre ma flamme,
A présent que j'ai glissé,
Je me sens près de ma femme
Déjà moins embarrassé.
Ah! ça viendra! (ter.)
De la confiance
Ça commence,
Ah! ça viendra!
Un peu d'assurance,
Et tout ira.

MARCASSIN.

A la Bourse, où l'on se presse,
Chacun a pu l'éprouver,
Les fonds après une baisse,
Tendent à se relever.
L'amour, oui-da!
Suit déjà
Ce cours-là
Sur la même pente
Que la rente...
Consultons tous ce baromètre-là,
Ce qui descendra
Remontera.

MADAME MARCASSIN.

Tant que sous la crinoline
La vertu s'abritera,
Si vers la chute elle incline
Son jupon la soutiendra.
Oui, ça viendra!
Grâce à ce moyen-là
Plus de Sganarelle,
Plus d'infidèle;
Oui, ça viendra! (ter.)
Quelle citadelle
Que cela!

LARBOUILLAT.

A l'ennemi de la France
Qui veut frotter nos soldats,
Moi, j' réponds : Pas d'impudence,
Vrai, là! n' vous y frottez pas...
J'amais c' jeu-là
Ne vous réussira :
Pour nous la défaite
N'est pas faite.
Quand on me prouv'ra
Qu' vous gagnez à ce jeu-là,
J' paie de la galette
Et du baba.

HUBERTINE, au public.

Comme tant d'autres, je pense,
La pièce peut succomber;
Mais sur une bonne chance,
Messieurs, laissez-la tomber...
Oui, ça viendra! (ter.)
Prenons confiance,
Espérance,
Oui, ça viendra! (ter.)
Un peu d'indulgence,
Et tout ira.

FIN.

* Hubertine, Veauroulé, mad. Marcassin, Marcassin, Larbouillat.

** Duchausson, Hubertine, Veauroulé, madame Duchausson Marcassin, Barbouillette, Larbouillat.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.